

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE ÈS ARTS (ÉTUDES LITTÉRAIRES)

par

LUCIE JOUBERT

BACCALAURÉAT ÉTUDES LITTÉRAIRES FRANÇAISES

DANS LE SILLAGE DU TEMPS,

ÉTUDE THÉMATIQUE SUR

LA PART DES CHOSES DE BENOÎTE GROULT

OCTOBRE 1984

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

AVANT-PROPOS

Au terme de ce long voyage d'écriture, je tiens à remercier madame Jeannine Savoie d'avoir su si efficacement accorder son temps au mien. Les amers qu'elle a placés sur un itinéraire parfois incertain m'ont permis de retrouver le cap, au coeur même des brouillards les plus denses. Toujours à l'écoute, elle a fait le point à chacune des escales de ce mémoire; grâce à elle, j'ai pu éviter les brisants qui m'auraient fait échouer avant d'atteindre le port.

Je veux aussi exprimer ma gratitude envers monsieur Guildo Rousseau et madame Edith Manseau; leur disponibilité et leurs conseils judicieux m'ont aidée à interpréter correctement le code méthodologique indispensable à l'achèvement de mon travail.

Je loue la patience de Marcel Olscamp qui a dû s'amariner tant bien que mal aux fluctuations douteuses de mon caractère; merci enfin à madame Angèle Saint-Pierre qui a travaillé à la présentation de ce mémoire.

Il est temps pour moi de jeter l'encre et de fermer doucement le journal de bord dans l'attente d'un autre départ...

TABLE DES MATIÈRES

	Page
AVANT-PROPOS	ii
INTRODUCTION	1

PREMIÈRE PARTIE

L'APPAREILLAGE

CHAPITRE I - Achèvement.	13
CHAPITRE II - Repérage des amers.	27
CHAPITRE III - Oeuvres vives et oeuvres mortes	44

DEUXIÈME PARTIE

LA NAVIGATION

CHAPITRE IV - Amarinage	57
CHAPITRE V - Abattée	71
CHAPITRE VI - Auloffée.	84

TROISIÈME PARTIE

L'ACCOSTAGE

CHAPITRE VII - Coups de vent et embellie	99
CHAPITRE VIII - Changement de cap	112
CHAPITRE IX - Jetée de l'ancre.	126

CONCLUSION	141
BIBLIOGRAPHIE.	149
APPENDICE A - Glossaire des termes de marine	153
APPENDICE B - Extraits d'une lettre de Benoîte Groult.	158
APPENDICE C - Extraits d'une entrevue avec Benoîte Groult	159

Entre le port et l'Avenir
La ville culbute le Passé
Le monde vient frôler sa rive
Roule par flaques l'Histoire
Contre le poing rose du Présent

Paule Doyon

INTRODUCTION

Chaque être, «à tout moment, choisit une certaine manière de vivre le temps, de poser son existence dans, en face de, contre le temps qui surgit en lui.»¹ La femme est cependant désavantagée dans son projet d'appropriation du temps. Sa position demeure toujours très précaire car dès la quarantaine, voire même la trentaine, elle commence à ressentir durement le choc des préjugés, l'injustice de la discrimination envers celles qui ne répondent plus aux canons de la beauté; bientôt, elle sera l'objet de la condescendance ou de l'indifférence de la société dans laquelle elle vit. «Le vieillissement, c'est le défaut numéro un, la faute inexpiable, et il nous faut "faire jeune" sous peine de mort quand on est une femme»², écrit Benoîte Groult. L'impératif traduit bien l'appréhension et l'anxiété éprouvées par les femmes, face au temps qui les conduit inéluctablement vers un âge où elles perdent, estiment-elles, toute utilité et toute raison d'être.

-
1. Pierre Burgelin, L'homme et le temps, Paris, Aubier, Éditions Montaigne, 1945, p. 10.
 2. Benoîte Groult, La moitié de la terre, Paris, Alain Moreau, Coll. Presse-poche, 1981, p. 15.

Depuis longtemps, Benoîte Groult dénonce le triste sort réservé aux femmes dès qu'elles parviennent à l'étape de la maturité. «La femme qui a le mauvais goût d'approcher de la cinquantaine est mise en demeure de s'effacer»³, lit-on dans un de ses nombreux éditoriaux sur la question. Convaincue du bien-fondé de sa cause, elle combat sans relâche les stéréotypes et les partis pris d'un code social restrictif qui contribue à renforcer dans l'esprit des femmes l'obsession de leur dégradation physique; elle cherche aussi, par l'écriture, à redonner une dignité à celles qui se sentent lésées par l'âge dans leurs privilèges et même «annulées par le corps social.»⁴ Elle les incite à réagir et à refuser d'être désormais les victimes impuissantes du temps: «Il reste aux femmes à conquérir le droit ... de ne plus être jeunes».⁵

Après avoir entrepris avec sa soeur Flora une démarche de sensibilisation sur la condition féminine auprès des lectrices françaises et d'un large public, elle signe seule, en 1972, un premier roman, La part des choses, nettement inspiré par l'urgence, pour la femme, d'appriivoiser le temps, de «faire de lui un partenaire qui [la] respecte et qui [la]

3. Ibid., p. 155-156.

4. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, Femmes à 50 ans, Paris, Éditions du Seuil, 1981, p. 44.

5. Benoîte Groult, op. cit., p. 17.

serve et non un ennemi implacable».⁶ Le personnage principal, Marion, entreprend en compagnie de quelques couples un voyage autour du monde. Elle espère chasser ainsi le souvenir tenace de sa rivale Yang dont le suicide imprévu les a laissés désemparés, elle et son mari. Cette liaison avait perturbé sa vie personnelle et conjugale; la rupture tragique l'oblige maintenant à faire le point, à se redéfinir et surtout à retrouver un mari toujours distant depuis le drame. À quarante-cinq ans, à l'âge où beaucoup de femmes sont déjà aliénées par les effets du temps, Marion entre dans une période charnière de son existence.

L'appareillage du Moana marque le point de départ d'une longue recherche intérieure motivée par le désir de clarifier sa situation, de conjurer sa crainte de l'avenir et de s'adapter au présent au lieu de se réfugier dans un passé révolu. L'auteure suit Marion dans son périple et s'attache à montrer que le cours des événements n'est pas irréversible: au mitan de la vie, il faut compter avec les énergies accumulées, les richesses d'être encore inexploitées, pour combler d'autres attentes.

6. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, op. cit., p. 225.

«Chacun vit, sent et pense selon une temporalité [...] qui lui est particulière et qui est profondément différente de celle de toute autre personne [...] Dis-moi quelle est ta façon de te figurer le temps [...] ou bien encore ta manière d'établir des rapports avec le monde externe, et je te dirai qui tu es.»⁷

Marion s'apprête justement à repérer les éléments qui composent sa temporalité; au fil du voyage, elle essaiera de découvrir comment elle vit le temps. Par leurs conceptions de l'existence ou par leurs agissements, les couples qui poursuivent le voyage avec elle l'incitent à réfléchir sur d'autres modes d'utilisation du temps.

Des amers nouveaux jalonnent la passe et mettent en valeur certains aspects positifs de l'évolution d'un être marqué par le temps. Largement inspirée des Études sur le temps humain de Georges Poulet, la présente analyse de la thématique privilégiée par l'auteure tente de suivre le plus fidèlement possible la ligne de pensée du critique qui s'attarde délibérément au «temps humain» sans insister sur les signifiants lexicologiques ou stylistiques référant à la chronologie des événements. La recherche est donc centrée sur la relation temps et développement humain: elle vise à faire valoir l'action du temps, la portée de ses

7. Georges Poulet, Entre moi et moi. Essais critiques sur la conscience de soi, Paris, José Corti, 1977, p. 272.

composantes et de ses résultantes dans la vie des personnages, qui acceptent ou refusent de traiter avec lui, qui acceptent ou refusent de faire «la part des choses».

Le temps est à la fois destructif et constructif. Son action négative est de loin la plus apparente chez les êtres et dans les choses; désillusion, érosion, vieillissement, déchéance, autant de termes péjoratifs qui renvoient à des perspectives peu réjouissantes d'usure et de dégradation. Vieillir, c'est évidemment perdre l'éclat et la fougue de la jeunesse; c'est aussi laisser derrière soi ce que l'on croit être la meilleure part de sa vie. Les personnages du Moana en sont tous à ce tournant de l'existence où l'on s'aperçoit avec nostalgie que «l'on n'a plus vingt ans». Le degré de conscience face à la fuite du temps varie d'un individu à l'autre, mais tous se sentent plus ou moins dévalués par le poids des ans. Leur «réflexion sur le temps néglige volontiers ce qui se construit en lui»⁸ et leur appréhension grandissante dissimule à la majorité d'entre eux l'opération bénéfique du temps, celle qui favorise un accomplissement. Le mot évoque des possibilités d'achèvement, des interventions créatrices: expérience, maîtrise des événements, maturité, re-naissance, réalisation optimale de soi.

8. Pierre Burgelin, L'homme et le temps, p. 16.

En effet, les années qui passent ne font pas qu'user et détruire; elles permettent aux êtres de grandir, d'approfondir leur connaissance des êtres et des choses, de donner à leur vie sa densité et sa plénitude. Cet aspect positif est, hélas, ignoré par les voyageurs, tel un phare dont les feux n'arrivent pas à percer les bancs de brouillard.

L'action du temps s'exerce en fonction de ses composantes, l'instant et la durée. L'opposition apparente de ces deux éléments capitaux suscite des interrogations à qui essaie de définir sa façon de vivre le temps. Alors que l'instant pourrait se nommer aussi fugacité, morcellement, changement, éclatement, renouveau incessant, la durée est régularité et continuité, évocatrices de stabilité, d'enracinement et de fidélité. Pourtant, la durée se compose d'une suite d'instantes et les instantes successifs forment la durée. Les deux composantes se rejettent et s'attirent, nourrissent le paradoxe: doit-on s'en remettre à la constance sécurisante de la durée pour échapper à cette impression d'être «toujours sur la brèche» et soumis à la variabilité de l'instant? Ce serait oublier que la durée peut engendrer l'habitude, la répétition, la monotonie. Faut-il alors miser sur la surprise apportée par chaque nouveau moment et accepter de vivre «[suspendu] entre deux néants»?⁹

9. Gaston Bachelard, L'intuition de l'instant. Suivi de Introduction à la poétique de Bachelard par Jean Lescure, Paris, Éditions Gonthier, 1966 [c1932], p. 13.

L'être humain expérimente l'instant et la durée en se référant à d'autres composantes qui leur donnent un sens: il se situe dans le présent, dans le passé et parfois dans le futur. Cette trilogie et les inter-relations qu'elle implique permettent de mieux évaluer l'importance accordée à la durée ou à l'instant dans la temporalité de chacun.

Le présent évoque l'action en cours dans sa réalité immédiate. «C'est dans le présent que je peux faire, c'est dans le présent que je peux subir»¹⁰. Dans le présent seulement, je peux vivre, modifier, transformer, assumer mon existence. Mais cette composante est riche des expériences et des réalisations antérieures. Normalement, le passé explique en effet l'orientation du présent et lui donne une signification. C'est un temps qui n'offre aucune possibilité d'interventions nouvelles, mais qui peut en faire surgir à l'improviste dans le présent par l'activité de la mémoire et l'émergence des souvenirs; il retient aussi, outre les acquis de la période de maturation, la somme des impressions agréables et des espoirs en sursis.

Alors que le passé rappelle constamment un «présent qui décroît»¹¹, le futur invite à s'engager dans l'inconnu.

10. Jeanne Hersch, Entretiens sur le temps, Paris, Mouton, 1967, p. 156.

11. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome II. La distance intérieure, Paris, Plon, 1952, p. 99.

Il reste le lieu de la découverte, il commande un geste d'appropriation. Même s'il est encore inaccessible, la personne exerce sur lui un certain pouvoir par anticipation; elle peut et doit décider quelle sera son orientation et préparer son devenir.

Ainsi, les éléments de la trilogie agissent les uns sur les autres; le jeu de leurs interférences entraîne des «résultantes», c'est-à-dire des états d'esprit, des dispositions, des réactions qui dépendent à la fois de l'influence des composantes et des effets du temps chez un être qui tente de se situer. L'imminence, la distanciation et la rupture représentent trois de ces résultantes provenant du choc de plusieurs facteurs dans une même temporalité.

L'imminence caractérise le mince filet de temps qui sépare ce qui existe de ce qui n'est pas encore et par là même, l'état d'attente dans lequel se trouve l'individu qui va passer de l'instant présent à celui qui vient. La distanciation mesure l'écart entre ce qui est et ce qui fut: cette résultante permet les retours en arrière et le bilan des actions du temps, en terme d'usure et d'accomplissement. La rupture enfin est provoquée par un événement-choc; elle marque le divorce des temps-couplés «passé-présent» et «présent-avenir»¹² car elle suscite, chez qui a subi le

12. François Van Laere, Une lecture du temps dans la Nouvelle Héloïse, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1968, p. 161-162.

choc, un mouvement irréversible de la conscience qui appelle un changement d'orientation.

Les amers guideront Marion durant sa démarche vers une définition de sa temporalité. Comme le temps «joue un rôle essentiel plus encore chez les femmes que chez les hommes» car «leur vie est en effet inscrite dans des temps [...] beaucoup plus contraignants que dans la vie des hommes»¹³, Benoîte Groult a choisi d'éveiller la conscience du temps d'abord chez le personnage féminin. L'auteure prête à Yves, le mari, une conscience du temps beaucoup plus tardive et plus confuse qui oblige l'héroïne à poursuivre seule une double quête: réviser sa propre temporalité pour ensuite assumer celle de son mari, et redéfinir certains rôles qui ont évolué avec les ans. Le couple formé par Yves et Marion peut-il survivre au temps si les partenaires privilégient des composantes diamétralement opposées?

Comment une personne «absorbée» dans l'instant réagit-elle face à un partenaire qui ne peut vivre pleinement sans être ancré dans la durée? Marion, protagoniste centrale du roman, est appelée à élucider ce problème en traçant, au fil du voyage, la carte de son temps pour ensuite évaluer celle de son époux et trouver les points de conciliation possible.

13. Voir Appendice B: lettre de Benoîte Groult.

Les balises nécessaires à ce voyage de reconnaissance du temps sont maintenant disposées tout le long du parcours. Marion amorce alors une navigation à l'estime. La première étape de l'aventure intérieure dans laquelle elle s'engage s'apparente à l'appareillage et exige un déracinement douloureux; la femme quitte le havre familial aimé, et malgré le repérage de certains amers qui guident sa trajectoire, elle ressent une nette anxiété face à l'avenir et une forte nostalgie du passé. La navigation requiert ensuite un amarinage, une adaptation aux nouvelles conditions de vie hauturière; cette période difficile amène Marion et ses amis à se reporter vers un passé idéalisé. Le temps circulaire de l'abattée se referme alors sur eux pour leur faire sentir l'impératif d'ouvrir le présent et d'apprivoiser le temps. L'accostage, dernière manoeuvre, apporte enfin des réponses aux questions de Marion alors que plusieurs membres de l'équipage changent de cap. L'héroïne et son mari se retrouvent peu à peu et jettent l'ancre ensemble; le retour au foyer, lieu de réalisation du passé, du présent et de l'avenir, consacre le temps-spirale, celui du quotidien toujours recommencé mais jamais fermé au renouveau.

Cette odyssée se poursuit à trois niveaux distincts, passant de la narration à la chronique et parfois à l'intrusion. La narration, essentiellement à l'imparfait, encadre le récit de tout le voyage. Habilement conduite par

l'auteure, elle mène les voyageurs à travers le monde, attirant l'attention du lecteur sur l'évolution psychologique des protagonistes du roman. La chronique des événements est consignée dans le journal intime du personnage central: rédigé surtout au présent et au passé simple, le cahier Gallia reflète l'état de conscience de Marion. Elle y exprime ses sentiments les plus secrets et situe les repères sur la carte de l'introspection.

Du troisième pont, l'auteure observe la progression vers le dénouement et intervient dans la narration par des réflexions et des commentaires, comme si elle sentait, à certains moments, la nécessité d'un appui ou d'une mise au point, comme si elle tenait, en toute solidarité avec cette femme en recherche de sa vie profonde, à cautionner ses efforts et à la conforter «dans le droit chemin».

Les alidades sont maintenant en place pour suivre le long parcours de Marion et détecter les signes d'une appropriation du temps et d'une prise en charge de l'à-venir.

PREMIÈRE PARTIE

L'APPAREILLAGE

CHAPITRE I

Achèvement

Un voyage autour du monde représente une occasion inespérée de rompre les amarres de la vie quotidienne. Ce rêve, caressé surtout par l'être astreint à une routine insatisfaisante, devient réalité pour trois couples privilégiés. Toutefois, la perspective de quitter «son» Kerviniec pour six mois n'apporte pas à Marion l'euphorie escomptée. L'effervescence du départ éveille en elle des sentiments contradictoires: elle souhaite conjurer le fantôme de Yang, la maîtresse de son mari, mais répugne à couper, même temporairement, les liens qui la rattachent à son coin de pays. Fidèle à ses origines, Marion se sent «obstinément occidentale, et même française, et même bretonne, et même enracinée très précisément ici entre Pont-Aven et Trévignon.»¹ Le départ lui apparaît comme un «abandon de poste», une défection, et des impressions ambivalentes l'habitent alors qu'elle se prépare à l'embarquement:

1. Benoîte Groult, La part des choses, Paris, Bernard Grasset, 1972, p. 12. Note: dans les pages suivantes, les références à La part des choses seront indiquées comme suit: PDC.

«Ce qu'elle voulait, c'était ce qui lui arrivait précisément; que des circonstances indépendantes de sa volonté l'amènent à partir tout en lui permettant d'exprimer des réserves. [...] Aussi retenait-elle son plaisir et croyait-elle sincèrement ne pas en éprouver». ²

Les réticences de l'héroïne à tenter l'aventure, l'oscillation entre l'envie de rester et le besoin de partir, l'hésitation à quitter le pays et le désir de plaire à son mari impriment au récit un mouvement d'alternance presque continue, devançant le tangage du paquebot.

Avant de s'embarquer, elle rend visite au marin Créac'h. Cet homme de quatre-vingts ans évoque dans l'esprit de Marion les misères de la vieillesse, mais aussi, d'une façon beaucoup plus subtile, les joies tranquilles que réserve le troisième âge. La déchéance physique de plus en plus apparente de Créac'h rappelle à l'héroïne une rencontre fortuite dans un train avec un autre vieillard, «déshabitué de passer pour un homme», qui «arborait l'oeil hostile de ceux qui savent qu'ils n'intéressent plus personne». ³ Elle avait alors pressenti le poids de la solitude qui accable les vieilles personnes au milieu de l'indifférence générale et qui deviendra son lot, peut-être, dans quelques années.

2. PDC, p. 14.

3. PDC, p. 15-16.

Son voisin ne lui donne pas cependant une aussi forte impression de dégradation. Malgré l'usure évidente, Créac'h trouve toujours un bonheur paisible à pêcher les crustacés. Au lieu de se révolter contre le temps qui le mine chaque jour un peu plus, le vieux loup de mer continue d'effectuer les gestes rituels qui ont ponctué toute sa vie. Ces actions routinières, mais combien précieuses, constituent en fait la seule résistance qu'il oppose encore à l'emprise du temps. Sa lutte quotidienne pour la survie s'apparente à celle que Marion livre à la nature dans son jardin

«gagné à grand peine sur le sable de ces dunes qui l'environnaient de toutes parts, attendant leur heure, guettant la moindre défaillance pour se réinstaller en souveraines dans la parcelle.»⁴

Comme les fleurs du jardin, le marin, avec le temps, a implanté ses racines dans ce coin de terre et y subit les lois et les cycles de la nature.

Après l'activité intense de l'été, Kerviniec retrouve la tranquillité de la morte saison. Créac'h peut alors ajuster sa cadence, de plus en plus ralentie par l'âge, à celle d'une nature qui se laisse doucement engourdir par le froid. La dernière étape du cycle de la vie atteint peu à peu le jardin et le vieil homme.

4. PDC, p. 11.

Outre Créac'h, le chien rose occupe une place privilégiée dans l'univers douillet que Marion regrette de quitter; l'animal fait partie des rites et coutumes propres à Kerviniec. Il rentre à l'automne lorsque «le départ des touristes et des amis parisiens [...] laissait à nouveau monter la rumeur du village».⁵ Les retrouvailles suivent toujours le même processus. Le chien se couche

«sur le tapis-brosse devant l'entrée. Le fauteuil serait pour demain. L'escalade comprenait des degrés [...] Au sommet, le lit, où l'on avait des chances d'installer ses puces les bonnes années.»⁶

Une si longue tradition resserre encore davantage les liens entre Marion et son coin de pays en lui apportant un sentiment confus de sécurité; les étapes usuelles de l'installation de Finaud lui donnent l'illusion d'exercer un certain contrôle sur le déroulement des événements, pouvoir qui lui échappera, pense-t-elle, dès qu'elle s'engagera dans l'inconnu.

Par ailleurs, à Kerviniec, Marion peut «prévoir le temps», au sens littéral de l'expression. L'habitude d'y vivre chaque été lui permet de décoder les messages lancés par la nature:

5. PDC, p. 17.

6. PDC, p. 21.

«[...] quand on sait que par vent de sud-est on entendra la bouée sifflante de Merrien et qu'on l'entend et qu'on se dit avec une satisfaction toujours nouvelle: «Tiens, la bouée sifflante de Merrien! Le vent est à suet...» [...] pourquoi courir ailleurs?»⁷

Elle craint le voyage en pays étranger où elle ne pourra compter sur les signes familiers. Comme un météorologue dépouillé de ses outils, elle redoute de se voir désarmée, sans point de référence pendant les six mois de croisière, car «la mobilité des lieux [lui] enlève [son] dernier recours. Elle [la] désancrer».⁸

Cependant, l'accoutumance, si rassurante soit-elle, ne lui fait pas perdre de vue les raisons qui motivent son départ. L'orientation de ses deux filles, par exemple, lui cause une déception certaine car «Pauline et Dominique n'étaient rien de ce qu'elle avait rêvé.»⁹ Les discussions stériles avec l'aînée, le mariage hâtif de la seconde et surtout leur détachement visible obligent l'héroïne à réviser la situation; la «vocation» maternelle, si valorisée par la société, laisse au coeur de Marion un sentiment de défaite. Après avoir investi tant d'années et d'énergie à assumer cette fonction, elle n'en retire pas le capital-

7. PDC, p. 12.

8. Georges Poulet, L'espace proustien, Paris, Gallimard, 1963, p. 20.

9. PDC, p. 164.

accomplissement pourtant prévu dans le contrat. Elle se sent confinée dans un rôle dont elle aurait oublié la prochaine réplique «et la seule victoire là encore, c'est la fuite. Ce voyage [arrive] à point pour la débarrasser de ce personnage astreignant.»¹⁰ Elle accepte difficilement la distance affective de sa progéniture. Pauline, particulièrement, est devenue «une étrangère, la plus intime des étrangères».¹¹

Pour suppléer au vide creusé par ses filles de plus en plus indépendantes, elle demande à l'aînée de venir passer la dernière nuit avec elle avant le départ car «une nostalgie l'avait prise du temps où Pauline attendait une nuit dans son lit comme une récompense merveilleuse».¹² Elle veut retrouver pour quelques instants l'intimité et la chaleur d'un passé encore récent où elle se sentait indispensable et jouait un rôle déterminant dans leurs vies.

Mais prédomine encore le désir de «quitter un champ de bataille où trop de combats intimes s'étaient livrés pour que le terrain n'en restât pas empoisonné».¹³ Une voie d'eau* dans la vie à deux a fait échouer momentanément la

10. PDC, p. 35.

11. PDC, p. 34.

12. PDC, p. 33.

13. PDC, p. 35.

* : Voir le glossaire en appendice pour la définition des termes de marine utilisés tout au long de ce mémoire.

voilure conjugale; le suicide de Yang, en effet, n'a pas colmaté le ressentiment et la souffrance de Marion, incapable jusqu'à maintenant de renflouer la communication entre son mari et elle. L'ombre de la maîtresse défunte hante encore leurs esprits et ranime des souvenirs douloureux. «Six mois de croisière et trois océans allaient peut-être suffire à noyer Yang, cette petite morte qui restait obstinément assise entre Yves et elle».¹⁴

L'héroïne a «l'impression d'appareiller, comme le Moana»¹⁵; elle compte sur l'éloignement et sur la durée du périple pour cicatriser la profonde blessure.

«L'espace forme l'antidote du souci et la sagesse populaire a raison de penser que les voyages calment les peines. Encore faut-il que l'âme consente à voyager avec le corps.»¹⁶

Marion appréhende le départ: elle ignore justement si son esprit restera rivé à de tristes souvenirs ou si elle parviendra à apprécier la nouveauté de l'aventure qui s'amorce. Elle veut tourner la page mais redoute en même temps l'adaptation à la vie commune qui se poursuit après la tragédie car son rôle de survivante n'est pas facile non plus.

14. PDC, p. 35-36.

15. PDC, p. 35.

16. Pierre Burgelin, L'homme et le temps, p. 20.

Une mise au point s'impose dans la vie du couple, elle en est parfaitement consciente. Fidèle à des rites et à des pratiques consacrées par l'usage, elle se rend compte toutefois que la fixation de certains comportements peut devenir dangereuse: «À force de les jouer, presque pour rire, ces rôles étaient devenus des habitudes commodes à l'abri desquelles ils vivaient tranquilles, trop tranquilles». ¹⁷ Les routines, toutes sécurisantes qu'elles soient, servent parfois à esquiver des réalités inconfortables.

À la fois heureuse et anxieuse à la veille du départ, ignorant quel profit elle tirera de ces six mois autour du monde, elle s'attarde à songer à l'après-voyage, au moment où elle va retrouver les êtres et les choses qu'elle a, pour l'heure, tant de mal à quitter. La durée du voyage constitue un intermède vers l'inconnu, une rupture dans le quotidien breton de l'héroïne; aussi préfère-t-elle imaginer l'évolution des personnes aimées dans un univers familier au lieu de supputer vainement ce que l'avenir tout proche lui réserve.

Elle s'inquiète du sort de Créac'h:

17. PDC, p. 13.

«La prochaine fois que je reviendrai, [...] le rideau de filet sera décroché, les sabots de bois blanc ne seront plus dans le couloir et Kerviniec sera mort pour toujours. [...] elle lui dit à bientôt comme chaque année, sans trop y croire. Il avait dix-huit de tension et ne se soignait pas.»¹⁸

Cette préoccupation pour le marin reflète en partie la crainte de ne pas retrouver son fief exactement comme elle le laisse, d'être devenue étrangère à certains événements survenus en son absence.

Elle éprouve encore davantage cette appréhension d'être tenue à l'écart de la transformation des êtres et des choses lorsqu'elle songe à ses étudiants: «Comment auraient-ils évolué quand elle redescendrait dans l'arène? Dans ce métier-là on ne devrait pas s'arrêter.»¹⁹ Si elle ne détient aucun pouvoir sur ses élèves ni sur Créac'h, l'empathie maternelle, par contre, lui donne un certain droit de «continuité» sur ses filles. Parce qu'elle est tout de même proche de Pauline, Marion redoute moins les mutations qui s'opéreront en elle. D'une façon précise, elle sait que Pauline ne peut lui échapper complètement et qu'elle gardera toujours une influence diffuse sur elle, car «les mères, ça dure».²⁰

18. PDC, p. 19-20.

19. PDC, p. 31.

20. PDC, p. 34.

De telles conjectures sur l'après-voyage nourrissent évidemment son anxiété; elle se tourne alors avec complaisance vers des choses et des gens, qui la ramènent en arrière à des événements non plus extrapolés mais vécus. Comme «on ne peut faire revivre le passé qu'en l'enchaînant à un thème affectif nécessairement présent»²¹, les liens entre le passé et le présent se tisseront dans le cahier Gallia qui contenait jadis ses angoisses d'adolescente et qu'elle décide de reprendre pour exorciser ses tourments d'adulte.

Elle retourne donc dans son ancien quartier pour renouveler sa provision de cahiers. L'incursion dans des lieux naguère beaucoup fréquentés la rassure quelque peu. Elle constate avec émotion la permanence de certains repères consignés dans sa mémoire avec une rare précision: «La porte faisait toujours gling quand on entraît et c'était le même gling, et c'était la même mercière qu'on appelait déjà «la vieille mercière» vingt-cinq ans plus tôt».²² Le temps écoulé n'a pas réussi à tout effacer sur le tableau de la vie écolière de Marion.

Pourtant, «le palais des mirages de son enfance» n'est «qu'une échoppe mal éclairée»²³: l'usure des ans se fait

21. Gaston Bachelard, La dialectique de la durée, Paris, P.U.F., 1963, XI, p. 33.

22. PDC, p. 26.

23. Ibid.

inévitablement sentir et Marion a acquis la lucidité de l'adulte. Mais la mercière, «l'âme» de la boutique, est toujours au poste. Sur ce point, elle s'apparente à Créac'h qui refuse avec entêtement d'aller vivre ailleurs, même chez sa fille. Les deux vieux restent fidèles à leurs habitudes et à leurs lieux d'appartenance, à un degré tel qu'ils assurent, par leur seule persévérance, une certaine continuité du passé au présent; ils invitent à mesurer l'écart entre la stabilité propre aux années enfuies et l'évolution rapide des esprits et des moeurs dans la vie d'aujourd'hui.

Marion éprouve une sympathie presque instinctive pour ces gens qui «durent», qui restent obstinément enracinés là où ils ont investi la meilleure part d'eux-mêmes. Elle souhaiterait pouvoir elle aussi «rester ici saison après saison, y subir l'hiver au lieu de s'en aller comme une cigogne [...] rêve impossible qu'elle caressait régulièrement»,²⁴ car elle répugne à rompre avec les habitudes nées de son amour pour la Bretagne.

Apte à épouser le rythme des saisons, à respecter les cycles de la nature et leur durée, elle n'arrive pas à saisir l'instant; en vain s'efforce-t-elle de s'y laisser

24. PDC, p. 11.

glisser et de le goûter, comme en témoigne la métaphore éloquente de l'eschschoitzia:

«Marion surveillait du coin de l'oeil trois eschschoitzias orange qui tremblaient au vent. [...] Depuis longtemps elle cherchait à en surprendre un au moment où il se ferme le soir, moment si court que les pétales devaient sûrement bouger à vue d'oeil. Le tout était de les prendre sur le fait [...] Marion tourna la tête; ça y est, ils avaient gagné la partie encore une fois! Ils s'étaient fermés en douce et ressemblaient maintenant à des parapluies retournés.»²⁵

L'incapacité de vivre la singularité et la plénitude de l'instant frustre Marion. Trop bref, il est à peine perceptible pour l'héroïne soucieuse de la continuité des êtres et des choses. Lorsqu'elle en isole un, par hasard, il prend aussitôt une dimension irréelle. Ainsi, en contemplant au loin deux silhouettes dans une barque immobile, elle songe: elles «paraissaient baigner dans une perfection bienheureuse, en cet instant suspendu, ni jour, ni nuit, ni jeunesse, ni vieillesse, ni amour, ni peine: une divine absence.»²⁶ L'instant évoque donc une sensation de rupture dans la durée; c'est un moment qui n'a aucune racine dans le passé et qui se dissout rapidement.

D'ailleurs pourquoi se laisser abuser par l'attrait fallacieux du moment? Même parfait, il ne peut se prolonger

25. PDC, p. 9-10.

26. PDC, p. 10.

et accentue la médiocrité des instants qui vont suivre:

«Le monde se retirait subrepticement et le décor se préparait à basculer dans la nuit en un instant jamais saisi, comme l'eschsoltzia. La mer allait devenir hostile [...] et les hommes paraîtraient soudain faibles et perdus dans leur barque très vieille». ²⁷

L'amertume de n'avoir pu capter la manifestation de l'instant incite l'observatrice à imaginer, au conditionnel, la suite monotone des événements; camouflant ainsi son dépit, elle se «venge» de l'éclat de l'instant en ternissant ceux qui vont lui succéder.

Elle éprouve d'ailleurs la même impression de désenchantement lorsqu'elle doit quitter le vieux solitaire rencontré dans le train Paris-Quimper. Jetant «un coup d'oeil vers le compartiment où le vieil homme avait repris sa place,» elle constate qu'il était «redevenu très vieux après cette brève incursion dans le monde des vivants et son regard s'était éteint.» ²⁸ Elle se sent vaguement coupable d'avoir allumé une étincelle de vie dans un regard usé qui lui rappelait celui de son père, pour la laisser mourir aussitôt. Son impuissance à prolonger l'instant lui rend encore plus douloureuse la fugacité du moment qui passe

27. PDC, p. 10-11.

28. PDC, p. 16.

pour ne plus revenir et la pousse à chercher la sérénité dans l'enchaînement de ces moments.

La voix-auteure, au niveau second de la narration, interfère alors pour donner son appui à Marion: «Demeurer, ce n'est pas habiter quelque part, c'est y rester. On ne demeure plus aujourd'hui [...] On déchiquette le temps en lambeaux».²⁹ Le commentaire au présent, qui semble émaner directement de Benoîte Groult, crée une astucieuse coupure dans le récit à l'imparfait et permet à la romancière d'exprimer son avis sur les agissements de ses protégés. Sympathique au personnage principal, elle se fait complice et abonde dans son sens, du moins pour la première étape du voyage.

Durant l'achèvement, Marion, seule sur le pont, a fait le tour des motifs qui l'encouragent à partir ou lui donnent envie de rester, comme on jette un dernier regard circulaire sur une pièce avant d'en fermer la porte pour longtemps; elle est prête à lever l'ancre.

29. PDC, p. 12.

CHAPITRE II

Repérage des amers

«Chacun [...] entreprend ce tour du monde pour trouver ou retrouver des raisons de vivre.»¹ Les autres personnages maintenant entrés en scène et réunis autour de Marion ont tous en effet des motivations personnelles et quelquefois inconscientes qui les incitent à partir. Âgés de quarante à cinquante-cinq ans environ, ils commencent à remarquer la lente dégradation de leur jeunesse; une telle constatation soulève l'appréhension chez les uns, une réelle angoisse chez les autres. La croisière leur permettra, espèrent-ils, de dériver loin de la grisaille quotidienne où s'est rapidement estompé l'éclat de leurs vingt ans.

Les motifs respectifs de leur départ convergent tous vers la nostalgie de la jeunesse et la reconquête de ce paradis perdu; tel un amer pris en mire par le capitaine, le même désir de retrouver les ardeurs et les fougues passées anime les personnages. Souvent malgré eux, ils fixent ce point de repère désormais inaccessible qui justifierait ou excuserait certains de leurs actes ou de leurs

1. PDC, p. 35.

manoeuvres involontaires.

L'aventure maritime est sur le point de débiter: «un silence respectueux étirent les passagers devant tout ce bleu à franchir.»² L'indicatif présent, presque incongru dans une narration à l'imparfait, accentue davantage la solennité du moment. Les amarres rompues, chacun des partants revise l'objectif et situe ses amers.

Ainsi, Iris entreprend le voyage afin d'oublier «qu'elle aura cinquante ans dans un mois [et] qu'Alex, son mari, ne lui manifeste plus qu'une tendresse épisodique et qu'il n'y a pas de raison pour que le désir lui revienne vu la situation locale».³ Avec une grande anxiété, elle voit s'approcher la vieillesse, synonyme pour elle d'usure, de flétrissure et de solitude. Redoutant l'avenir, elle tend à idéaliser le passé, la jeunesse qui lui assurait alors les appas de la beauté et le pouvoir d'une séduction enviés par son entourage. Iris se considère avant tout comme un objet érotique et impute l'indifférence de son mari au temps qui déforme chaque jour un peu plus l'enveloppe corporelle dont elle a tant exploité les attraits pour être aimée. Trop absorbée à faire le décompte de ses rides, elle ne parvient pas à jouir du présent ni même à s'organiser pour faire face

2. PDC, p. 37.

3. PDC, p. 38.

à l'avenir. Elle constitue une proie facile pour le temps car elle ne connaît pas l'accomplissement de la maturité, un des seuls éléments susceptibles de compenser pour la perte de ses jeunes années.

Alex se sent tout à fait «impuissant à calmer chez Iris cette angoisse de vieillir qui [empoisonne] désormais chaque heure de son existence.»⁴ Il constate avec tristesse les effets du temps chez sa femme, «muée par le maléfice de la quarantaine [...] en une lectrice éperdue de manuels de sexologie, de théosophie et de diététique, qui mettaient en équations le manger, le vivre et le plaisir.»⁵ Dépassé par les obsessions d'Iris, il cherche refuge dans «la mer et l'Antiquité, sorte de patrie de rechange où il habitait souvent depuis son adolescence.»⁶ D'une certaine façon, la jeunesse lui sert aussi d'amer et de centre d'intérêt; toutefois, au lieu de chercher le réconfort dans son passé personnel, il interroge plutôt l'Antiquité, cette jeunesse de l'Humanité. Alors qu'il rêve de la gracieuse Nausicaa, fille d'Alkinoos, sa femme essaie d'éveiller sa sensualité «par des manoeuvres finalement limitées en nombre et dont l'usage répété avait émoussé l'efficacité.»⁷ Les deux conjoints souhaitent un printemps nouveau mais leurs attentes

4. PDC, p. 89.

5. PDC, p. 45.

6. PDC, p. 46.

7. PDC, p. 44.

divergent et ils deviennent de plus en plus étrangers l'un à l'autre.

Un tel manque de communication entre époux se décèle aussi chez leurs amis Jacques et Patricia. À quarante-trois ans, Jacques vient de «voir la mort de près».⁸ Un infarctus imputable au surmenage lui a appris «son âge d'un seul coup».⁹ Il réalise que ses vingt ans sont déjà loin en arrière même s'il n'estimait pas jusque-là «avoir entamé pour de bon son capital-vie, genre d'illusion qui persiste parfois bien au-delà de la jeunesse.»¹⁰ Une heureuse convalescence l'a cependant persuadé que l'infarctus «n'avait tué que le jeune homme»¹¹; l'homme mûr, épargné, entend profiter à plein de ce sursis offert par la vie. Il songe à recommencer à zéro mais un élément important fait obstacle à cette légitime intention: sa femme Patricia, à qui il n'a «rien à [...] reprocher sinon d'être celle qu'il avait choisie vingt ans plus tôt.»¹² À la fois juge et partie de l'infarctus de Jacques, elle contrecarre sans le savoir les projets de «résurrection» de son mari. Elle creuse

8. PDC, p. 46.

9. PDC, p. 49.

10. Ibid.

11. Ibid.

12. PDC, p. 52.

«sa propre tombe avec sa langue [...]:

– Il ne faut pas croire que tu pourras vivre comme avant, mon pauvre chou!... Il va falloir que tu te ménages maintenant...

Le chou la prendrait au mot: effectivement, rien ne serait comme avant. Effectivement, il se ménagerait... une nouvelle existence, oui.»¹³

Les trois mois nécessaires à sa guérison lui ont donné le temps d'accumuler un nombre impressionnant de raisons de réapprendre à vivre et de tabler sur le futur; mais «comment [...] expliquer à [Patricia] que si l'on vient de naître à quarante-trois ans, ce n'est pas pour se remettre un vieux bât sur le dos, sous lequel on est déjà mort une fois?»¹⁴ Il cherche, en définitive, à reprendre seul le gouvernail d'un bateau jusque-là conduit à deux pour changer son cap d'une façon radicale.

Toute la rancœur nourrie par Jacques n'affecte en rien l'inconsciente épouse. Elle «a désappris à vivre»¹⁵ et l'existence se résume pour elle à prodiguer des soins à ses enfants et à son mari depuis son «infractus». La voix-auteure intervient, cinglante, pour comparer Patricia à une mécanique docile, programmée dans le seul but de produire des petits: «Félicite-t-on une machine à cachous de débiter ses cachous dans le métro?»¹⁶ Le rôle de «mère exemplaire»

13. PDC, p. 48
 14. PDC, p. 52.
 15. PDC, p. 53.
 16. PDC, p. 47.

qu'elle assume pourtant avec conviction ne suscite, hélas, aucune admiration chez son époux qui, avec rancune, la surnomme «Matricia» à cause de «ces cinq enfants apposés au bas de leur amour.»¹⁷

Alors que Jacques amorce le virage grâce à une santé recouvrée et pleine de promesses, Patricia laisse filer leur voilure, trop confiante pour s'inquiéter du changement de cap opéré par son mari.

La nostalgie et le désir de retrouver une jeunesse enfuie fermentent aussi en Marion et Yves. Celui-ci, «à quarante-six ans [...] ressent la nécessité impérieuse de caréner» car «il traîne, accrochées à sa coque, vingt années de conquête, des colonies de moules, de coquilles vides».¹⁸ La croisière, espère-t-il, lui permettra de faire le nettoyage et la remise à neuf d'une voilure marquée par le temps et les événements. Il part pour réaliser un film, rêve longtemps caressé, et pour s'éloigner «d'une mère adorée mais malade dont il supporte difficilement la décrépitude vue de près.»¹⁹ Les misères de la vieillesse attendent Yves au tournant mais, en pleine force de l'âge, il ne s'inquiète pas encore de sa propre vulnérabilité face à l'usure du temps.

17. PDC, p. 52.

18. PDC, p. 39.

19. Ibid.

Il se détourne aussi d'amis «qui n'ont pour eux que d'avoir été les témoins des meilleurs moments de sa jeunesse et qui en empruntent indûment l'éclat.»²⁰ Les belles années subsistent seulement en souvenirs; Yves en est conscient et ne se résout pas sans mal à accepter la fuite du temps. La jeunesse est, pour lui aussi, un point de repère qui oriente ses motivations et sa trajectoire.

À la veille du départ, le sentiment qui l'envahit lui rappelle «certains immenses bonheurs d'enfant, de ceux qu'on ne retrouve jamais»²¹ et lui fait réaliser combien loin est sa jeunesse. Marion en arrive à peu près aux mêmes conclusions en songeant au temps si simple où «il [lui] suffisait d'écrire [son nom] de sa belle écriture ronde».²² La conscience très aiguë de l'écoulement du temps la tourmente car «son passé faisait d'elle plus que jamais une femme [...] et une femme atteinte de cette maladie inavouable qu'est l'âge.»²³ Ses quarante-cinq ans bien sonnés l'éloignent «inexorablement du type idéal d'humanité»²⁴ présenté par la femme jeune et belle, seul spécimen féminin qui garde sa valeur sur l'impitoyable marché social. Elle doit réorienter sa vie, ses fonctions, et modifier son cap; ce n'est

20. Ibid.

21. PDC, p. 43.

22. PDC, p. 30.

23. PDC, p. 28.

24. PDC, p. 96-97.

pas facile car la jeunesse revient sans cesse dans son point de mire pour lui faire regretter les années enfuies.

Les couples du Moana ont eu ou auront à subir «un de ces événements qui ont la particularité de diviser une vie en deux et d'obliger ceux qui l'ont vécu à considérer [...] leur existence en termes d'*avant* et d'*après*.»²⁵ Un tel accident de parcours tient lieu d'amer, propre cette fois à suggérer aux passagers une remise en question de leur vie conjugale.

L'événement-rupture s'est présenté pour Jacques et Patricia sous la forme d'un infarctus. La veille, le zélé dentiste «était ce jeune homme qui bridgeait le dimanche avec ses anciens copains [...] le lendemain, il se retrouvait dans la peau d'un moribond de quarante-trois ans».²⁶ Le «coup de tonnerre» qui lui a déchiré le coeur a aussi révélé les fissures entre sa femme et lui. Patricia est en effet devenue «transparente pour lui» et vit désormais «de l'autre côté de son infarctus.»²⁷ Elle appartient au passé, à une existence antérieure à la cassure, que Jacques n'a pas envie de prolonger. Peu au fait des intentions de son mari, Patricia demeure «figée en toute bonne foi dans ce personnage de mère comblée et d'épouse radieuse»²⁸ qu'elle

25. PDC, p. 102.

26. PDC, p. 49.

27. PDC, p. 86.

28. PDC, p. 125.

affectionnait déjà avant la maladie de Jacques; la rupture s'est consommée à son insu.

La mort de Yang a provoqué un malaise indéfinissable entre Marion et Yves qui n'osent encore aborder le brûlant sujet pour tenter une réconciliation. «[Ils plaisantent] volontiers sur [leur] avenir» car «[ils craignent] de parler du passé.»²⁹ L'événement-rupture a donc scindé leur vie conjugale et les oblige maintenant à trouver en eux-mêmes les moyens de calfater la brèche qui menace de s'élargir.

Alex et Iris ont été épargnés jusqu'ici par ce type de bouleversement; ils n'ont pas encore établi d'amer pour réévaluer leur relation de couple. Le danger plane cependant car leurs attentes mutuelles divergent d'une façon inquiétante et chaque conjoint considère «l'autre comme un bourreau.»³⁰ L'atmosphère tendue prévalant dans le couple laisse présager un éclatement imminent de la cellule conjugale.

Intervient alors la première tranche du cahier Gallia, le journal intime de Marion; du troisième pont de l'écriture romanesque, elle observe, avant l'appareillage, les amers qui pointent à l'horizon. Ce livre de bord lui

29. PDC, p. 59.

30. PDC, p. 46.

permet d'exprimer ses émotions et ses sentiments à la première personne, en marge de la narration d'une intrigue qui se poursuit momentanément sans elle. Ces précieuses pages se lisent surtout au présent et servent d'instrument d'exploration à Marion qui, livrée à elle-même, va faire

«de l'écriture. Pour se souvenir, pour le plaisir et avec l'espoir enfantin qu'un descendant retrouve un jour des cahiers moisissés et s'attende sur cette aïeule qui avait peut-être eu du talent.»³¹

Fidèle à son sens de la petite histoire et de la continuité, elle vise, par le biais du journal, à faire le point sur le passé et le présent en regard de l'avenir qui se dessine. La rétrospective des événements, dans l'optique des êtres et des enjeux actuels, peut sans doute l'aider à mesurer à leur juste valeur les gains et les pertes entraînés par le temps, à se «réconcilier avec [sa] vie [...] et avec l'autre peut-être»³² qui se tient au large.

Mettre en veilleuse ses rôles de mère et d'épouse, se retrouver «un peu jeune fille à nouveau», être «complaisante envers [elle-même], sévère avec les autres»³³: voilà de quoi retrouver «la saveur tranquille et délicieuse de la vie, qu'on avait [oubliée].»³⁴

31. PDC, p. 28.

32. PDC, p. 57.

33. PDC, p. 57.

34. PDC, p. 63.

Le jeu de la vérité qu'elle entreprend avec elle-même tout au long des pages du cahier Gallia réveille des souvenirs de jeunesse empreints d'un enthousiasme très mitigé. Marion se rappelle en effet «avoir été un bestiau à la foire, sur lequel les acheteurs ne s'étaient pas précipités assez vite malgré le bichonnage de ses soigneurs».³⁵ L'ironie de la métaphore trahit les sentiments de cette femme humiliée d'avoir dû se soumettre à certaines pratiques sociales aliénantes à une époque où «jeune fille [...] était synonyme de jeune fille à marier.»³⁶

L'arrivée de Betty, la script-girl sûre d'elle-même et de ses moyens, donne une nouvelle orientation à sa réflexion. L'aisance de la jeune fille, qui unit «aux charmes de l'adolescence les libertés de l'âge adulte»³⁷, fait contraste avec les manières guindées et «encarcanées» imposées à Marion et aux femmes de sa génération. Elle ressent d'ailleurs une certaine amertume à la pensée qu'elle ne peut revivre sa jeunesse avec les droits et privilèges maintenant reconnus aux jeunes de son sexe. La fraîcheur et l'assurance de Betty accentuent, par contraste, l'impression d'avoir été abusée et doublée à la ligne de départ.

35. PDC, p. 100.

36. PDC, p. 95.

37. Ibid.

Par bonheur, le voyage intérieur ne s'aiguille pas seulement sur l'amer-jeunesse; il contribue aussi à mesurer le chemin parcouru grâce à un mécanisme de distanciation. Le regard jeté sur les années écoulées donne à Marion l'intuition des effets positifs du temps. Sa vie lui semble «assez longue maintenant pour en tirer des enseignements»³⁸ et pour analyser certaines transformations opérées au fil des ans. Elle découvre ainsi que «la paix du coeur, ce n'est pas du tout ce que l'on croyait à vingt ans.»³⁹ Lucide, elle impute au temps d'avoir balancé sa jeunesse et sa passion «par-dessus bord», tout en lui concédant que ce sont là «deux sentiments invivables à l'usage».⁴⁰ Le temps détermine de nouvelles priorités chez elle, en amour particulièrement, car désormais «ce n'est plus tellement la possession de l'autre [qu'elle] recherche»: elle voudrait «posséder avec lui ce qu'il possède».⁴¹

Le jugement sagace de Marion ainsi exprimé dès le début du périple intérieur témoigne de la maturité d'une réflexion catalysée par l'événement-rupture. La liaison d'Yves et son dénouement tragique obligent en effet à «admettre des réalités qui vous tuent, [à] se résigner à tout ce qu'on

38. PDC, p. 65.

39. PDC, p. 64.

40. PDC, p. 63.

41. PDC, p. 112.

s'était tant juré de refuser à vingt ans.»⁴² Entraînée dans les remous d'un drame passionnel aux répercussions imprévisibles, elle a vu couler avec elle les beaux principes de sa jeunesse, tout en essayant de se raccrocher à une quelconque certitude pour ne pas se noyer; et puis un «beau jour [...] sans qu'on puisse dire comment», elle a refait surface, illusions en moins. Le «Cap Horn», ce point tournant de la vie, était franchi, permettant à la rescapée de retrouver «avec une surprise émue la chaleur du soleil».⁴³

Le sentiment d'aborder sur de nouvelles plages incite l'héroïne à se laisser envahir par la fièvre des premières amours. Elle s'offre alors une courte liaison avec Jacques dans l'espoir de retrouver peut-être «ce pouvoir d'attraction un peu magique d'une bouche dont on écoute à peine les paroles».⁴⁴ Complices dans le rêve, ils essaient tous deux de «rattraper leur jeunesse.»⁴⁵ L'aventure sans conséquence, sorte de douce revanche après la liaison d'Yves, a au moins le mérite «d'équilibrer [leurs] conduites [...] ce genre de souvenir ensoleillant toujours la vieillesse».⁴⁶

Mais le fait d'avoir repris goût à l'existence n'a pas effacé tout à fait la douleur et la rancune engendrées par

42. PDC, p. 63.

43. Ibid.

44. PDC, p. 118.

45. PDC, p. 116.

46. PDC, p. 115-116.

l'événement-rupture. Le cahier intime supporte Marion dans sa démarche pour faire la lumière sur cette période sombre et l'aider à «redécouvrir son passé à mesure [qu'elle] le raconte, «à travers le fonctionnement imprévisible de la mémoire.»⁴⁷ La distance psychologique maintenue entre elle et les pénibles événements lui donne l'encâblure nécessaire pour dégager certaines conclusions: «Quand personne n'aime plus personne passionnément, il devient facile de se montrer civilisé.» Elle s'assied d'ailleurs «avec satisfaction sur cette certitude qui [lui] est venue sur le tard »⁴⁸; le recul fait voir les choses sous un autre jour et met en relief la «sagesse» acquise dans la souffrance.

«Ces pensées, [qu'elle a] brassées pendant tant de nuits blanches sans pouvoir en tirer une attitude cohérente, ne [la] tourmentent plus aujourd'hui»⁴⁹, signe évident que l'animosité est en «rémission», grâce au temps qui draine vers le large les griefs et le ressentiment.

Sur la voie d'une réconciliation avec elle-même, Marion ne se sent pas assez solide toutefois pour aborder une

47. Jean-Claude Gagnon, Le roman sous forme de mémoires et le problème de la connaissance de soi dans le Paysan Parvenu de Marivaux, thèse présentée à l'École des gradués de l'Université Laval pour l'obtention de la Maîtrise ès arts, Québec, 1972, p. 28.

48. PDC, p. 62-63.

49. Ibid.

franche explication avec son mari. Dans les premières pages du journal, elle se contente de l'examiner à distance comme on observe au loin une île inaccessible; le regard qu'elle pose sur Yves est pourtant d'une lucidité redoutable, dépourvu de la moindre complaisance: «il m'aime encore, mais ce n'est plus le même homme qui m'aime. Il regarde mourir un jeune homme en lui, *son* jeune homme».⁵⁰ La clairvoyante narratrice analyse avec justesse les effets de la cassure chez son époux, mieux qu'il ne pourrait le faire lui-même car «il y a un an déjà qu'Yves refuse de penser.»⁵¹ Sciemment, dirait-on, il bloque tout appel au dialogue, refusant de «tirer l'affaire au clair une bonne fois pour toutes»⁵², et obligeant sa femme à assumer d'abord le rôle de médiatrice.

Marion s'irrite de le voir se dérober ainsi aux explications indispensables pour dénouer une tragédie qu'il a pourtant provoquée. Elle ne se prive d'ailleurs pas de le juger avec sévérité: «Il s'est trompé sur les deux tableaux en croyant donner assez de bonheur à Yang sans m'en enlever trop à moi.»⁵³ Une telle erreur d'appréciation l'a jetée dans un profond désarroi et, peu à peu, elle s'est persuadée «qu'avec un très sûr instinct Yves [lui] a fait, pendant

50. PDC, p. 76.

51. PDC, p. 71.

52. PDC, p. 77.

53. PDC, p. 76

trois ans, exactement le maximum de peine [qu'elle pouvait] supporter sans craquer.»⁵⁴

Dans la première partie du cahier Gallia, Marion dépose, en vrac, ses réminiscences sur l'événement-rupture, les espoirs de la jeunesse et les déceptions quotidiennes, mêlés aux commentaires sur la croisière qui se poursuit pendant l'écriture. Pour elle, «se souvenir, [...] ce n'est plus abolir l'intervalle, unir le présent à l'existence retrouvée; c'est, au contraire, prendre la conscience la plus aiguë de cet intervalle»⁵⁵ et des changements survenus en elle; elle devra, au fil des pages, trier tous ces éléments pour faire «la part des choses». Le temps-mémoire à l'imparfait, imprégné d'affectivité, et les observations de voyage au présent s'entrecroisent; l'alternance des formes du discours intérieur répond aux mouvements du bateau: encore une fois, l'héroïne oscille entre son désir de mettre au clair le passé et son besoin de l'exorciser pour enfin vivre au présent et jouir du périple.

Comme pour ancrer davantage en chaque passager l'envie de retrouver la jeunesse, le capitaine mène d'abord l'équipage à Athènes, le berceau de la civilisation; cette escale donne aux anciens étudiants en grec «l'impression de

54. PDC, p. 61.

55. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome I, Paris, Plon, 1952, p. 36.

retourner à leurs sources.»⁵⁶ Alex, Yves et Marion se sentent «frères» car ils ont vécu une autre forme de rupture, la guerre et ses bouleversements pédagogiques; leur «adolescence [est] restée de l'autre bord, avec l'ancien monde».⁵⁷ Conscients d'être les derniers survivants «d'un style d'éducation périmé»⁵⁸, ils éprouvent, en quittant la Grèce, la sensation diffuse de rompre certaines amarres fragiles qui les rattachaient à leur jeunesse insouciante pour aller de l'avant et explorer un autre âge.

56. PDC, p. 91.

57. PDC, p. 92.

58. PDC, p. 91.

CHAPITRE III

Oeuvres vives et oeuvres mortes

La vraie aventure s'amorce maintenant pour les passagers. Le passé, oeuvres mortes de leur existence, est une période finie, un temps vécu ou gaspillé pour quelques-uns; le présent de la croisière devient ligne de flottaison et étape d'action en leur offrant une chance d'orienter l'accomplissement de leur destinée; les oeuvres vives, enfin, recèlent le futur, obscur parce qu'imprévisible, encore dissimulé aux yeux des voyageurs anxieux de voir «ce qui les attend.»

De fait, la perspective d'avoir bientôt à franchir le mince écart entre la ligne de flottaison et les oeuvres vives suscite diverses émotions chez les personnages. L'angoisse prédomine chez Iris car elle arrive «à cet âge [...] où l'on peut basculer d'une heure à l'autre de l'état de femme encore belle, qui peut prétendre, à celui de vieille femme que les regards effleurent sans jamais s'allumer.»¹ Prisonnière d'une apparence extérieure qui se détériore visiblement, Iris pleure ses oeuvres mortes, le «mirifique

1. PDC, p. 88.

passé qui va disparaître, sans accorder un sourire au jeune avenir.»² Elle a, en effet, «intérêt à perpétuer le présent»³, car le futur va peu à peu lui ravir sa beauté et son pouvoir de séduction.

Une aussi tenace appréhension compromet son bien-être moral et lui gâche la joie des découvertes; après s'être «passionnée pour l'organisation du voyage», elle ressent déjà «cette déception [...] à l'approche de la réalité.»⁴ Son obsession a contaminé Alex qui voit le futur d'Iris à travers le même cristal terni et s'inquiète, pour elle, «de ces années à venir qui ne lui apporteraient que des motifs de déplaisir».⁵ Lui-même rajeunit à vue d'oeil sous l'effet bénéfique de la navigation et accentue ainsi la distance psychologique qui le sépare de sa femme. Peut-être pressent-il l'imminence de la rupture en constatant que, «dans ses voiles roses, sa femme avait le visage tragique de Médée, un visage prêt pour les catastrophes.»⁶

Jacques n'éprouve aucune mélancolie à évoquer les oeuvres mortes de son existence; même si la présence de Patricia lui rappelle ses obligations d'époux et de père,

2. Simone de Beauvoir, Le deuxième sexe. Tome II, Paris, Éditions Gallimard, Coll. Idées, no 153, 1971, p. 500.

3. Ibid.

4. PDC, p. 46.

5. PDC, p. 90.

6. PDC, p. 91.

il ne songe nullement à réintégrer la maison et le bureau. Installé avec béatitude dans le présent, il croit «avoir le temps d'aviser.»⁷ Comment affronter la pénible réalité? Pourquoi admettre l'inconcevable? Il «ne lui [restel] qu'une seule voie: continuer»⁸ et laisser «au futur le soin de décider tout seul»⁹ de sa destinée. Pas assez bousculé par le temps et les événements, il remet à plus tard le moment de méditer sur sa situation car «l'angoisse ne l'[a] pas encore saisi.»¹⁰

Le couple est en train de se désagréger pour de bon même si aucun des conjoints n'envisage jusqu'ici de discuter ouvertement de la situation. Le mari se comporte, en effet, comme si le problème était déjà résolu et pense «au petit nombre de milles qui leur restaient à vivre ensemble»¹¹, alors que Patricia, ignorante des desseins de Jacques, «de son pas tranquille de ménagère», s'avance «sans le savoir sur du vide.»¹² L'imminence du triste destin de l'épouse ne fait aucun doute et déjà l'auteure met Patricia au rang des «femmes qui vont ne plus être aimées».¹³ L'évocation d'un futur tout proche et la forme passive de la remarque

7. PDC, p. 53.

8. PDC, p. 52.

9. Fernande Gontier, Benoîte Groult, Paris, Éditions Klincksieck, 1978, p. 60.

10. PDC, p. 52.

11. PDC, p. 86.

12. PDC, p. 168.

13. PDC, p. 53.

indiquent le peu de contrôle que garde l'épouse sur son avenir à la veille d'un dénouement inéluctable.

Lucide, Marion observe «le manège de Jacques pour désamourer sa femme avec mélancolie.»¹⁴ La précarité de la position de Patricia ranime ses propres inquiétudes. Elle réalise avec acuité l'importance des répercussions de la croisière sur son avenir mais ignore comment agir. Pessimiste de nature, elle se persuade que «l'heure de décevoir les autres et elle-même [a] sonné.»¹⁵ L'imminence d'une confrontation avec Yves et l'appréhension de l'échec lui font presque regretter le confortable «engrenage» conjugal qui présente au moins l'avantage d'écarter les remises en question. En outre, «le futur est le fait que n'importe quel moment peut être remplacé par un moment radicalement différent. D'où une perpétuelle angoisse à l'idée de ce que réserve l'avenir le plus immédiat.»¹⁶

Le pas est difficile à franchir car, anxieuse et fidèle à une continuité, elle répugne à segmenter l'existence en termes de «ce qui est» et de «ce qui sera»; peu confiante en elle-même et troublée par le triste exemple de Patricia, elle s'imagine n'avoir aucun contrôle sur le futur.

14. PDC, p. 126.

15. PDC, p. 30.

16. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome I, p. 262.

L'anecdote de la photo d'Yves et de Yang relatée dans la première tranche du cahier Gallia confirme cette crainte:

«Celle-là, je l'avais prise de l'avant du bateau, [...] debout contre le mât, et à ce moment-là rien n'était joué encore mais tout se nouait à mon insu. Un chien l'eût senti sans doute mais les gens n'ont plus le moindre instinct pour ces choses-là». ¹⁷

La liaison imminente de son mari avait alors échappé à l'intuition de Marion. Après avoir subi une telle déroute et les effets du choc en retour, frustrée d'avoir été le jouet des événements, elle se croit battue d'avance, déjà perdante dans le «combat intime» qu'elle aura bientôt à livrer contre son mari.

Yves n'est certes pas aussi préoccupé par l'avenir; contrairement à Marion, il vit l'instant. Fluide, sans racines, il semble se renouveler, se recréer à chaque minute et «verser dans l'instant toutes les énergies de son être». ¹⁸ Tout moment, pour lui, est promesse de bonheur complet; il doit être savouré à plein, sans retour sur le passé ni vaine spéculation sur l'avenir.

Ainsi, il déteste et fuit tout ce qui pourrait le rattacher aux années antérieures ou avoir des répercussions sur

17. PDC, p. 104.

18. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome II, p. 141.

son devenir. Il essaie d'échapper à toute forme d'engagement susceptible de le contraindre à vivre une quelconque durée et cherche à éprouver «ce bondissement du moment vers un autre moment.»¹⁹ Le voyage autour du monde lui donne l'occasion de prendre un nouveau départ; il lui tarde de rompre les liens, si ténus soient-ils, qui l'amarrent contre son gré à certaines composantes «durables» de son existence. Les enfants «qui ont l'indélicatesse de lui ressembler» et les femmes «qui ne sont pas toujours des maîtresses mais plus tout à fait des amies» réveillent en lui un «sentiment de responsabilité diffuse»²⁰ et font tache sur une vie qu'il souhaite instantanée.

Il évite d'ailleurs de poser des gestes propres à l'impliquer d'une façon quelconque; il n'écrit pas à ses amies «parce que les lettres mettraient quinze jours à parvenir aux dames» et qu'il se méfie des «mots à ouverture retardée.» Il n'a «jamais demandé une femme en mariage» non plus, car c'est une autre forme d'acte «à ouverture retardée.»²¹ Se concentrer dans l'instant élimine le risque d'entraîner des répercussions et le dégage de toute responsabilité.

19. Ibid., p. 231.

20. PDC, p. 39.

21. PDC, p. 40.

Inconstant, il préférerait «que les gens et les choses s'écartent d'eux-mêmes». ²² Hélas, le suicide de Yang hante encore son esprit; ce drame reste inscrit, à l'encre indélébile, dans ses oeuvres mortes et affecte à la fois son présent et celui de sa femme. Peu habitué à effectuer des retours sur le passé, il tente d'esquiver les explications et la confrontation qui l'obligeraient à mesurer la conséquence de ses actes. «Ligoté [à sa femme] par des sentiments hélas sincères, hélas profonds,» ²³ il fait l'expérience, malgré lui, d'une certaine forme de durée qui va à l'encontre de sa temporalité.

S'il ne parvient pas à se délester complètement de son passé, Yves persiste en revanche à défier superbement le futur. Ignorant les séquelles de ses actions, il déguste l'alcool, générateur d'ulcères au pylore: «Cette brûlure légère dans les régions centrales? Plus tard, voyons! Pour l'instant, le divin instant, la Méditerranée commençait à moutonner». ²⁴ En isolant la perfection du moment vécu, il espère exorciser l'inquiétude et les doutes qu'il sent naître en lui à l'approche de la vieillesse. Il croit naïvement échapper ainsi à l'érosion du temps alors que les

22. PDC, p. 39-40.

23. PDC, p. 150.

24. PDC, p. 42.

instants successifs forment une durée et le soumettent à la loi des mortels.

Mais,

«il est commode de ne pas faire attention à ce changement ininterrompu, et de ne le remarquer que lorsqu'il devient assez gros pour imprimer au corps une nouvelle attitude, à l'attention une direction nouvelle. À ce moment précis, on trouve qu'on a changé d'état.»²⁵

Yves se maintient justement dans cette position de demi-conscience face à l'écoulement du temps; il refuse de voir les modifications apportées en lui par le cours des ans, prétendant que

«l'essentiel est de continuer comme si de rien n'était, comme on abat allègrement les arbres jusqu'à ce qu'il soit trop tard et que le climat de tout le pays ait changé. Au moins est-on heureux jusqu'au dernier moment».²⁶

Est-il raisonnable de s'appliquer à vivre intensément l'instant toujours renouvelé en récusant les effets du temps qui se manifestent avec de plus en plus d'évidence?

Cette «philosophie» de la vie refoule l'anxiété d'Yves devant l'inconnu; il s'interdit de méditer sur son avenir et reporte son attention sur la mer car «elle lui évite de penser au reste.»²⁷

25. Henri Bergson, Mémoire et vie, Paris, PUF, 1963, p. 2.

26. PDC, p. 41-42.

27. PDC, p. 71.

D'un optimisme presque exagéré, il remet son sort entre les mains de «son ange gardien qui lui fait retourner un as de trèfle au moment crucial ou rencontrer en pleine nuit dans un village de cinquante habitants un ami d'enfance qui va le tirer d'un mauvais pas.»²⁸ Une aussi grande confiance en sa bonne fortune contraste singulièrement avec le défaitisme de sa femme, toujours encline à déprécier l'instant qui vient, prête à annoncer «avec une joie mauvaise qu'il fera sûrement un temps de cochon demain».²⁹

La méfiance de Marion à l'égard des plaisirs de l'instant creuse un écart sérieux entre Yves et elle. Tandis qu'elle s'appuie sur une continuité et une fidélité indéfectible dans ses rapports avec les êtres et les choses, il se complaît, au contraire, dans la félicité du moment. Dès le début de la croisière, leurs temporalités s'opposent: Yves «chercha le regard de Marion pour partager cet instant. [...] Elle lui jeta un coup d'oeil hostile»,³⁰ rejetant l'invite à la communion. Elle ne peut, en l'espace d'un éclair, effacer le souvenir «des mauvaises mers» qu'ils ont connues ensemble alors qu'Yves voudrait en faire abstraction pour vivre détaché du passé et de l'avenir.

28. PDC, p. 79.

29. Ibid.

30. PDC, p. 42.

Cette divergence dans le mode d'appropriation du temps se répercute dans leur façon d'envisager l'amour, comme en témoigne cette discussion d'avant le voyage:

- «— J'aime Kerviniec plus que tout, disait souvent Yves.
- On n'a pas le droit de dire qu'on aime un endroit plus que tout quand on saute sur toutes les occasions d'aller ailleurs! [...]
- Tu as une conception totalitaire de l'amour. Ce n'est pas parce que j'aime Kerviniec que je dois me priver de Tahiti».31

La fidélité à un coin de terre, défendue par Marion, se transpose dans l'allégeance à l'être aimé. Elle croit à une continuité, à un approfondissement dans l'échange entre deux individus. Yves, au contraire, envisage très bien la possibilité de rester fidèle «de coeur» tout en amorçant des relations étroites avec d'autres femmes; d'ailleurs, il «aime de plus en plus les nouvelles rencontres pour la raison qu'elles ne peuvent pas encore peser sur sa vie et qu'il hait toute contrainte.»³² Il supporte difficilement, en effet, d'engager sa responsabilité à long terme; ce geste requiert une persévérance dont il est dépourvu. Il préfère les contacts de courte durée, et surtout sans conséquence, même si «la présence granitique de Marion l'empêche

31. PDC, p. 13.

32. PDC, p. 70.

[d'en] profiter avec la légèreté qui conviendrait.»³³ Les mots traduisent bien l'opposition: l'héroïne s'apparente à une roche dure, fixée à jamais dans un sol bien tassé alors que son mari, détaché, saute d'une conquête à l'autre.

Même les comportements les plus quotidiens trahissent la divergence des deux temporalités. Le premier soir du voyage, dans la cabine, Yves s'endort d'un seul coup, franchissant sans peine la démarcation entre l'état de veille et le sommeil. Les heures ainsi dépensées lui donnent l'illusion de se soustraire à l'usure du temps et permettent d'esquiver temporairement des réalités inconfortables. Marion veille en écrivant les premières pages du cahier Gallia; elle essaie d'y reconquérir son passé et sa démarche se calque sur celle de Proust, dont elle a entamé le volume «Le Temps retrouvé, Tome I, page 1.»³⁴ Ses efforts pour récupérer le temps-mémoire ne touchent en rien l'inconscient qui repose à ses côtés. Tout à fait ignorant du voyage intérieur de Marion, il demande: «Quel temps a-t-il fait?»³⁵ imperméable à la «tempête» intime qui secoue sa conjointe.

Yves et Marion occupent leur temps de manière très différente et ne s'appuient pas sur les mêmes composantes; ils

33. PDC, p. 39.

34. PDC, p. 43.

35. PDC, p. 83.

demeurent convaincus, chacun pour soi, de détenir la meilleure façon d'habiter les heures et les jours qui passent. À ce propos, la voix-auteure note, avec ironie, que «l'on considère volontiers l'autre comme infirme s'il lui manque ce qui vous sert à vous pour marcher.»³⁶ Absorbés, l'un par l'instant, l'autre par la continuité, ils semblent irréconciliables; les composantes de leur temporalité en viendront-elles à converger?

Apparemment, «le plus beau temps de l'avenir est celui de l'imminence.»³⁷ Encore au début de leur long périple, les passagers ressentent l'impression à la fois inquiétante et stimulante qu'il «va se passer quelque chose». Cependant «le vent ne [s'est] pas encore levé,» «le ciel [est] sombre et les prévisions mauvaises»³⁸, laissant présager des difficultés de toutes sortes pour les voyageurs.

36. PDC, p. 44.

37. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome IV, Mesure de l'instant, Paris, Plon, 1968, p. 310.

38. PDC, p. 54.

DEUXIÈME PARTIE

LA NAVIGATION

CHAPITRE IV

Amarinage

Toute navigation au long cours requiert un amarinage, une adaptation aux conditions de vie maritime; les variations climatiques et les caprices de la mer exigent des passagers qu'ils s'habituent à un nouveau mode d'existence. Cette étape du voyage est assez laborieuse; Marion, comme ses compagnons, commence déjà «à regretter le métro Saint-Lazare aux heures de pointe»¹, et oublie momentanément les raisons qui motivaient son départ.

Chez les plaisanciers, l'amarinage amorce aussi une démarche vers l'acceptation des changements apportés par le temps vécu antérieurement et une redéfinition de leurs attentes envers l'avenir.

«S'adapter, cela signifie chercher l'équilibre entre les abandons, les consentements réalistes et les luttes nécessaires pour trouver [leur] nouvelle place et [leur] identité présente. S'il [leur] faut larguer un certain nombre de choses ou de désirs, [ils peuvent] en happer d'autres au passage.»²

1. PDC, p. 119.

2. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, Femmes à 50 ans, p. 202.

À mesure qu'ils s'éloignent de la France et, symboliquement, des repères de la vie ordinaire, ils tendent à idéaliser le passé car le présent et le futur sont par trop insécurisants; la distance rend moins perceptibles les souffrances et les témérités de leurs jeunes années. Tout comme la misère en Egypte qui n'apparaît pas «insoutenable» vue du pont du Moana, «une tasse de thé de Chine à la main»,³ les erreurs de jeunesse sont, avec le recul, considérées sans sévérité et même valorisées.

L'acclimatation est rendue encore plus pénible par «le mauvais temps [qui] s'installait une fois de plus à la manière hypocrite des douleurs de l'enfantement»⁴; l'image suggère subtilement le renoncement à certains privilèges à l'approche de la cinquantaine: la vitalité de la jeunesse d'abord, mais aussi le prestige de la maternité et du rôle parental.

«C'est entre quarante et cinquante que tout vous arrive: la première atteinte de la vieillesse, la certitude de mourir un jour [...] Après, il ne reste qu'à s'habituer».⁵ La présence presque insolente d'Ivan, un des seuls jeunes à bord, cristallise chez les autres voyageurs le goût de revivre «leur printemps»; il possède tout ce qu'ils ont

3. PDC, p. 123.

4. PDC, p. 120.

5. PDC, p. 162-163.

perdu en chemin et réveille en eux «la nostalgie, cette espérance à rebours».⁶

Alex, surtout, en veut obscurément à son beau-fils «d'être encore à l'âge où l'on s'indigne, où l'on refuse en bloc»⁷ et tente de battre en brèche toutes ses utopies et ses perspectives idéalistes. «Très près des communards» dans sa jeunesse, il se déteste aujourd'hui «dans ce rôle de rabatteur d'absolu, de citoyen raisonnable, de père en un mot.»⁸ L'expérience lui a appris la vanité de « rêver plus haut que la vie»⁹; insensiblement, «il avait fini par prendre son parti de cette société comme tout le monde, parce qu'on vieillit, qu'il faut bien s'inscrire à la Sécurité sociale un jour, et qu'on a envie du chauffage central quand le sang devient moins chaud.»¹⁰ Il se hérisse maintenant de trouver intacts chez le jeune homme les mêmes ambitions démesurées de refaire le monde qu'il a dû abandonner au fil des ans.

En comparant les déceptions de l'après-guerre et les conditions de vie actuelles, comment ne pas éprouver «le sentiment d'une injustice intolérable, d'un gâchis»?¹¹

6. Jean Guitton, Justification du temps, Paris, P.U.F., 1961, p. 27.

7. PDC, p. 141.

8. PDC, p. 140.

9. Ibid.

10. PDC, p. 141.

11. Ibid.

Il s'insurge contre Ivan qui se permet de «piétiner une culture à laquelle il devait tout, y compris le droit même de se révolter.»¹² À ses yeux, la nouvelle génération se fourvoie en s'imaginant pouvoir rebâtir la société; sa propre jeunesse lui apparaît soudain auréolée d'un incomparable prestige et détentrice des vraies valeurs...

L'éternel conflit des générations oppose un être d'expérience à un autre, encore «à l'âge doré de l'innocence».¹³ La vie a tempéré l'enthousiasme d'Alex alors qu'Ivan est encore ébloui par des perspectives d'avenir rutilantes. Sans passé, sans préoccupation d'usure ni d'accomplissement, le jeune se sent pressé de vivre, entièrement tendu vers le futur. Il n'a que faire de l'expérience acquise par son beau-père au fil de ses espoirs, de ses bonheurs, de ses concessions et de ses désillusions.

Non sans un certain paradoxe, Ivan veut ignorer la période de l'apprentissage; emporté par l'impétuosité de la jeunesse, il cherche à connaître le monde sans accepter d'investir le «capital-temps» indispensable. Il désire tout, tout de suite, et préfère croire que

12. PDC, p. 141.

13. François Van Laere, Une lecture du temps dans la Nouvelle Héloïse, p. 127.

«Bouddha ou Shankara sont restés assis à rêvasser toute leur vie. Il ne veut pas se rendre compte que méditer, c'est aussi un travail. Faire le vide en soi, c'est l'aboutissement d'une vie de recherche spirituelle. Lui il s'assied en position de lotus, l'oeil fixe, le cerveau bloqué, et il croit que c'est arrivé».14

Ce leurre dangereux exaspère Alex, lui fait «le vocabulaire étroit et le ton cassant.»15 Rebelle à ses mises en garde, Ivan se lance avec fougue dans la vie, muni de sa jeunesse en guise de bouclier; pressé de «défaire» et d'agir, il ne remarque pas que l'expérience s'acquiert jour après jour, avec le temps.

Pour faire écho à cette pétulance, Pauline annonce à Marion qu'elle «veut être écrivain maintenant [...] Avant elle voulait *être* comédienne! [...] Elle ne dit jamais *devenir*, cela impliquerait un apprentissage. Elle passe comme ça du non-être à l'être...»16 Comme Ivan, Pauline refuse de «devenir», elle veut «être»; les délais de l'actualisation lui semblent une dilapidation injustifiable des moments précieux d'une jeunesse dont elle veut profiter à plein.

À l'instar d'Alex, Marion sent peser sur ses épaules le poids inutile d'une sagesse durement acquise; devancée elle

14. PDC, p. 201.

15. PDC, p. 142.

16. PDC, p. 145.

aussi par ses filles pressées de vivre, elle «subissait l'inconfort de ne plus oser dire ce qu'elle pensait, de ne même plus savoir ce qu'elle pensait.»¹⁷ Elle s'astreint à ne plus intervenir dans leur vie même si elle n'est «pas encore désolidarisée» de ce qu'elles font. Le rôle de spectatrice ne lui sourit guère car elle souhaiterait les avertir des désagréments et des accidents de parcours que seule l'expérience permet de détecter et d'éviter.

Fidèle à cette politique de non-ingérence, elle se refuse, devant le fils d'Iris, à «être celle qui dit: «Mon p'tit gars, la vie te matra ... » ou bien: «Attends d'avoir notre âge, tu verras ...»¹⁸; de telles répliques lui rappellent désagréablement son propre père «avec son béret français enfoncé sur sa tête et ses idées bloquées en dessous».¹⁹ Elle veut à tout prix éviter de reproduire le comportement-type de celui qui mise sur son expérience et souhaite la transmettre aux non-initiés. L'échec d'Alex confirme sa position car la fuite d'Ivan loin des siens témoigne de l'inutilité d'une intervention paternaliste.

La réflexion sur les désirs et les besoins des jeunes incline Marion à penser avec indulgence à ses vingt ans, où

17. PDC, p. 154.

18. PDC, p. 154.

19. Ibid.

«elle faisait l'amour debout avec Olivier dans le cagibi à bicyclettes en tenant la porte d'une main pour que la concierge n'entre pas.»²⁰

«Le passé, c'est tout simplement du présent qu'il [lui] est permis de reprendre, une nouvelle chance qui [lui] est donnée de recommencer l'existence de [ses] moments, mais cette fois, à distance, dans un lointain qui [lui] permet de les rectifier.»²¹

Pourtant, le regard complaisant reporté sur sa propre jeunesse devient nettement réprobateur lorsqu'elle songe à Pauline et à «ce crétin d'Eddie sur son oreiller à elle, [...] fumant dans son lit».²² Deux poids, deux mesures: elle s'amuse maintenant de certaines de ses audaces jugées sans conséquence mais condamne le sans-gêne de sa fille installée chez elle avec son amant.

À contre-cœur, il faut se résigner à perdre les privilèges de la jeunesse, tâche ardue surtout lorsque la génération suivante reprend à son compte des utopies qu'on a soi-même entretenues avec passion pour ensuite les renier au cours des ans. La voix-auteure commente le conflit entre les enfants et les parents, l'acharnement des aînés à donner des conseils et la persévérance de leurs successeurs à les refuser:

20. PDC, p. 129.

21. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome II, p. 101.

22. PDC, p. 148.

«On a qu'on n'est plus jeune, que la jeunesse a une fin qui se solde toujours par la mort de quelqu'un, et qu'elle est agressive parce qu'elle se débat contre l'image de sa vieillesse que nous lui présentons.»²³

La mort de quelqu'un, c'est peut-être la mort d'une personne à elle-même, le renoncement au printemps de la vie pour passer à une autre saison, la réadaptation à d'autres situations et à d'autres expériences, le passage à la maturité.

Il est souvent pénible de s'y résoudre car les nouvelles avenues semblent moins ensoleillées à certains égards. Iris, par exemple, est «en train de découvrir la défaite qui gît au fond de tout amour maternel.»²⁴ Elle s'accroche avec désespoir à ce rôle qui accaparait tout son temps depuis plusieurs années mais elle constate aussi que cette «vocation», si gratifiante d'après la société, apporte plus de désillusions que de récompenses. Le départ d'Ivan cause «la dispersion définitive de cette cellule familiale qui semblait la substance même de la vie, ce qu'on avait fait de plus éternel»²⁵, reléguant Iris au rang de «ces mères abusives et abusées» qui «se sentent flouées de n'être payées de leurs sacrifices que par une distance que les jeunes rendent

23. PDC, p. 154.

24. PDC, p. 153.

25. PDC, p. 164.

d'autant plus importante que leur mère a été plus possessive, plus totalitaire.»²⁶

Pour n'avoir pas songé à reconsidérer son attitude et ses rapports avec son fils, elle a perdu sa confiance et son affection. Un échec aussi éloquent incite Marion à mesurer le danger de s'abîmer dans l'amour maternel et de tout sacrifier à «ces petits étrangers que l'on a traités mieux que soi-même, qui vous sont tombés dans les bras autrefois avec tant d'exigences [...] pour vous tomber des bras vingt ans plus tard».²⁷ Elle commence à réaliser qu'elle a investi toute son énergie et son temps dans une entreprise temporaire d'où on l'éconduit, les mains vides; elle pressent aussi qu'il lui faut remplacer l'amour possessif par une présence compréhensive car la femme «n'est pas [faite] pour transmettre seulement la vie mais pour la vivre.»²⁸

Elle doit éviter d'idéaliser et de prolonger indûment le maternage, de s'y fixer dans un regret morose, de devenir «ce genre de mère [...] qu'il fallait bien tuer un jour»²⁹: lorsqu'elle va dîner chez la sienne, une fois par mois, Marion se sent en effet obligée de reconstituer «pour

26. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, Femmes à 50 ans, p. 75.

27. PDC, p. 166.

28. Fernande Gontier, Benoîte Groult, p. 56.

29. PDC, p. 160.

quelques heures autour d'elle et du père, avec cet entrain un peu forcé qui masque les distances prises, ce qui avait été le meilleur de sa vie.»³⁰ À intervalles réguliers, elle reprend un rôle dorénavant désuet qui a absorbé toute l'attention de sa mère pour finalement lui redonner bien peu. Ces tristes exemples enlèvent à la «vocation» maternelle beaucoup de son prestige et confirment la nécessité de «se prévoir des positions de repli»,³¹ pour ne pas être aussi démunie que ses consœurs dans la cinquantaine après le départ de ses enfants. Pour appuyer cette détermination, la voix-auteure prévient les femmes contre le danger de vouloir reproduire à certains moments l'atmosphère intégrale des fêtes de famille: «quels Noël's aime-t-on encore, passé ceux de son enfance et ceux de ses enfants? On s'obstine à en attendre quelque chose qu'on ne pourra jamais retrouver.»³² Le risque demeure de nourrir d'inutiles chimères, des regrets «[liés] à la disparition de ce qui vient d'être» et qui confèrent un «caractère incomplet au présent».³³ La femme qui a assumé pleinement et longtemps un premier rôle ressent un grand vide lorsque le rideau tombe sur son personnage.

30. PDC, p. 164.

31. PDC, p. 303.

32. PDC, p. 162.

33. Jean Guittton, Justification du temps, p. 90.

À l'approche de la mer Rouge, «l'air se [charge] peu à peu d'effluves qui [incitent] à la langueur»³⁴; Marion serait tentée de ranimer la flamme vacillante de sa vie amoureuse; mais «à quoi bon ces ciels romantiques [...], ce bateau ne l'était pas, eux ne l'étaient plus»³⁵ pense-t-elle avec dépit. «Après vingt ans de mariage, tous les parfums d'Arabie ne parvenaient pas à [lui] rendre cette envie idiote de toucher sans cesse la peau de l'autre»³⁶: serait-elle désormais «en dehors de l'amour»?³⁷ Elle réalise qu'à «quarante-cinq ans, on lui glissait sous les pieds la mer Rouge, sur la tête des étoiles aux noms de rêve et elle restait là sans frémir».³⁸ Ulcérée de sa propre indifférence, elle se sent «[criminelle] de ne rien faire de ces nuits»³⁹ et s'exaspère de ne pouvoir retrouver intact le désir passionnel de ses premières années de vie conjugale.

Comme le temps émousse les sentiments! Marion perçoit soudain l'urgence de vivre le présent et de ne plus céder à cette envie pernicieuse de ressasser et d'embellir le passé. Elle comprend aussi la nécessité de «voir clair, de faire le point, de savoir où et comment continuer sa route, quels

34. PDC, p. 124.

35. PDC, p. 126-127.

36. PDC, p. 130.

37. PDC, p. 201.

38. PDC, p. 129.

39. PDC, p. 127.

bagages embarquer à bord pour le voyage vers ces longs horizons promis.»⁴⁰ Redéfinir ses priorités, c'est tenir compte des effets du temps tout en respectant le «noyau permanent qui assure [sa] continuité pendant que s'effeuillent les formes, les rôles anciens et dépassés et que s'élaborent les contours de [son] avenir.»⁴¹ Il ne s'agit donc pas de renier l'amoureuse, la jeune fille ou la mère qu'elle fut, mais plutôt d'effectuer une «redistribution de [son] énergie».⁴²

Dans la première tranche du cahier Gallia, Marion avait déjà commencé à situer, grâce au temps-mémoire, les points importants de son évolution; puis, par un curieux processus, la mémoire «sujette à toutes sortes d'infidélités»⁴³ s'est mise à embellir le passé pour lui faire perdre de vue les nouvelles îles vers lesquelles elle se dirige. Elle reprend le gouvernail et mesure les variations de ses désirs, de ses attentes. Plus exigeante, elle ne se satisfait plus du type de relation amoureuse vécue à vingt ans; elle cherche plutôt à réaliser une entente profonde, privilégiée, au lieu d'une communication superficielle. Il lui faut arriver à maîtriser le temps pour en tirer meilleur profit et goûter plus intensément le présent.

40. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, op. cit., p. 8.

41. Ibid., p. 63.

42. Ibid., p. 64.

43. Georges Poulet, Entre moi et moi, p. 15.

«L'âge venant, [elle] se met à préférer les promesses de l'aube aux sortilèges de la nuit. [...] Le soir lui semblait une journée vieillie, comme elle-même, bientôt finie, et elle subissait le départ de la lumière du jour comme celui de sa jeunesse.»⁴⁴

Contrairement aux jeunes qui ont toute la vie devant eux, Marion ne peut tabler sur un avenir indéfini. Le temps se fait pressant et l'oblige à concentrer sa vitalité sur des projets réalisables à court terme.

Dans cette optique, chaque jour devient un projet, offre une possibilité de se réaliser car «vivre le commencement d'une entreprise, c'est exaltant» mais la nuit tombe vite et l'on cède à la mélancolie: «rien n'est plus déprimant que de découvrir un destin sur lequel on n'a plus de prise.»⁴⁵ Fidèle à la continuité, elle tente de condenser la durée dans le présent pour en tirer avantage au lieu de revenir sans cesse à un passé idéalisé par le recul des ans.

Il s'avère très difficile pour Marion - plus encore pour quelques-uns des voyageurs - de modifier son comportement de parent et d'adulte en s'adaptant aux transformations produites par le temps: on ne sait «que faire de tout ce vécu à revendre»⁴⁶, on redoute soudain que les expériences et apprentissages «ne [servent] à rien ni à personne pour

44. PDC, p. 130.

45. Simone de Beauvoir, Le deuxième sexe. Tome II, p. 79.

46. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, op. cit., p. 67.

continuer à participer au monde et à la vie.»⁴⁷

Ils arrivent à un nouvel âge, complètement démunis et aussi déroutés que lorsqu'ils franchissent la Porte de l'Orient. «Ils croyaient grâce aux films, aux récits de leurs amis et aux excellents livres qu'ils venaient de lire, imaginer assez bien» la ville inconnue et, symboliquement, s'estimaient prêts à aborder un rivage étranger, celui de la cinquantaine; ils se sont vite rendu compte que «rien, rien, n'aurait pu les préparer [au] choc»⁴⁸ qui les attendait. En débarquant ainsi sur une terre inexplorée, ils doivent réapprendre à s'organiser pour survivre, tels des Robinson au mitan de l'âge, désorientés par la soudaineté de leur échouement.

47. Ibid.

48. PDC, p. 157.

CHAPITRE V

Abattée

L'amarinage est une période de crise, «un moment aigu et pénible dans une phase d'évolution, mais [qui] implique aussi un mouvement dynamique vers une situation plus paisible.»¹ Désormais adaptés à la vie de croisière, même si le mal-être intérieur ne s'est pas résorbé, les voyageurs s'installent dans un présent tranquille, trop tranquille, qui invite à la passivité. Tout «était si soigneusement prévu à bord pour [leur] faire oublier [...] les distances et les aléas d'une navigation, qu'ils franchissaient des océans sans s'en apercevoir».² Ils avaient «l'impression de rester sur place et que c'étaient les continents qui venaient à eux, se disputant l'honneur de défiler devant leurs chaises longues au rythme paresseux des voyages en mer.»³ La sensation d'immobilisation éprouvée par l'équipage s'apparente à l'abattée, cet arrêt prolongé d'un bateau qui, sous l'action du vent, tourne lentement sur son axe.

1. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, op. cit., p. 57.

2. PDC, p. 211.

3. PDC, p. 212.

Ainsi, le temps de la croisière se poursuit en chaîne fermée; dans cet univers clos, les jours passent «sans rien changer à la vie quotidienne ni intime du *Moana*.»⁴ Les personnages supportent mal d'être reclus, confinés dans un présent qui les oppresse chaque jour davantage. L'atmosphère d'excitation du début du voyage s'est subrepticement alourdie,

«matière intermédiaire entre l'amitié et l'irritation qui figeait leurs rapports dans une mauvaise humeur chronique, état que les couples connaissent bien, mais moins bien les amis qui sont rarement condamnés à une promiscuité incessante.»⁵

Le *Moana* devient une luxueuse prison où les détenus se voient refuser la sortie hebdomadaire; écrasés par la chaleur, agacés par la présence constante des autres, sans dérivatif pour changer le cours de leurs pensées, ils s'enlisent dans un ennui cafardeux.

Les voyageurs s'isolent alors et désertent les ponts propices à la communication. Indolents, ils demeurent «assis de longues heures [...] à l'ombre de la tente, à somnoler en observant vaguement l'horizon monotone.»⁶ Sans réagir, ils subissent le voyage et mènent en fait «l'existence détemporalisée» de ceux «qui ne [s'intéressent] à rien.»⁷

4. Ibid.

5. PDC, p. 217-218.

6. PDC, p. 199.

7. Gabriel Marcel, Entretiens sur le temps, p. 16.

Le temps passe mais ne «coule» pas; il ressasse les heures et les jours donnant à chacun l'impression qu'il s'use à ne rien faire.

Dans une telle ambiance de désœuvrement, on devient plus sensible au moindre heurt, facilement irritable, comme en témoignent les âpres propos échangés par Alex et Iris.

«Je penserais beaucoup moins à ton âge si tu n'en faisais pas une maladie. Ça m'est égal que tu n'aies plus vingt ans puisque je ne les ai pas non plus. Ça ne m'est pas égal que tu en sois malade.

— J'en suis malade parce que tu ne m'aimes plus comme avant. Et tu ne m'aimes plus comme avant parce que j'ai cinquante ans.»⁸

L'âge entraîne une dépréciation beaucoup plus déterminante chez la femme; Iris ressent profondément cette discrimination du milieu social et culturel qui fait d'elle et de ses soeurs quinquagénaires des parias honteuses de leur déchéance. Incapable d'effacer ses rides, elle «poursuivait éternellement la même conversation» et «rien ne parvenait à [la] délivrer d'elle-même.»⁹ Obsédée par l'angoisse de vieillir, elle ne voit plus rien qui puisse la rendre heureuse. «Dans ce lent mouvement circulaire, le seul devenir du temps est une dégradation»¹⁰ qu'une attitude défaitiste accélère sans rémission possible.

8. PDC, p. 202.

9. PDC, p. 213.

10. Simone de Beauvoir, Le deuxième sexe. Tome II, p. 309.

«Une femme, c'est désespérément creux. C'est un creux avec de la chair autour. Mais il [faut] pourtant vivre avec cette absence sculptée dans sa chair.»¹¹ Comme la majorité des femmes, hélas, Iris n'a jamais saisi ce que le temps recèle d'éléments constructifs. Elle capitule devant lui au lieu de s'approprier son futur. En fait, elle s'astreint à «mourir à l'avance»¹² en amputant le présent et l'avenir pourtant pleins de promesses.

Jacques, au contraire, réagit tardivement à l'immobilisme, à l'insipidité d'une vie conjugale qui «ne recouvrerait plus une once de sentiment vivant»¹³: «aimer Patricia, ça voulait dire être mort»¹⁴, n'avoir plus aucune prise sur son devenir. Il se refuse à retourner avec sa femme mais n'ose prendre encore une décision définitive. Après le départ de Patricia, il se sent «comme un gosse en vacances» qui ne veut pas «penser à la rentrée des classes»¹⁵; il lui importe de profiter du présent avec toute l'ardeur de sa santé retrouvée. L'atmosphère oppressante du Moana n'importune pas vraiment le «ressuscité» trop heureux de se sentir libéré, «dépouillé de sa conjugalité»¹⁶ et prêt à profiter de «son capital-vie».¹⁷

11. PDC, p. 208.

12. Andrée Sodenkamp, citée par Michèle Thiriet et Suzanne Képès, Femmes à 50 ans, p. 100.

13. PDC, p. 168.

14. PDC, p. 214.

15. Ibid.

16. PDC, p. 170.

17. PDC, p. 49.

Isolé dans une cabine pour échapper à la «Présence perpétuelle du conjoint»¹⁸ ou entouré des autres passagers pour former «une barrière utile contre [la] présence trop réelle [de Marion] en face de l'absence de Yang»,¹⁹ Yves cherche un équilibre rassurant, sans effort. Après avoir quitté le bord, en route pour Bénarès, il se met à réfléchir à sa femme car il ne «[pense] bien à elle que loin d'elle.»²⁰ La distance qui les sépare maintenant lui fait réaliser les changements importants survenus en lui.

Ainsi, il concevait auparavant l'existence comme une suite d'instantanés parfaits, une série «d'actes de ferveur»²¹; la présence tranquille de Marion, avec qui «il voulait vivre»²², relie chacun de ces moments et introduit maintenant une certaine forme de durée dans sa vie instantanée. Farouchement indépendant, il ne peut toutefois envisager l'avenir qu'en rapport étroit avec celui de sa femme car elle détient «toutes les clés de la vie quotidienne.»²³ Cette perspective à long terme lui cause une certaine anxiété; il se sent engagé comme un bateau en déséquilibre, coïncé, retenu par des obstacles et incapable de filer librement.

18. PDC, p. 48.

19. PDC, p. 239.

20. PDC, p. 176.

21. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome III, Le point de départ, Paris, Éditions Du Rocher, 1964, p. 10.

22. PDC, p. 178.

23. PDC, p. 15.

De fait, alors qu'il avait toujours oublié le «passé avec la même facilité que le dormeur réveillé ses rêves»,²⁴ Yves n'éprouve aucune satisfaction à quitter sa femme pour voguer vers Bénarès; il est maintenant lié plus solidement qu'il ne le voudrait par la fidélité de Marion. Par réaction, il aurait besoin de se faire des «camarades qui ne soient pas des amis», de visiter un «pays qui ne soit pas le sien»²⁵, bref de se dégager de toute emprise.

Les priorités d'Yves se sont sensiblement modifiées au fil des ans; il a «perdu l'innocence» et il est en train de «perdre ses facultés d'égoïsme».²⁶ Non sans regret, il commence à entrevoir certaines responsabilités qu'il avait jusque-là refusé d'assumer; au sujet de sa liaison avec Yang, par exemple, il n'a «pas envie de rechercher la vraie phrase», qui l'aurait un peu innocenté car il «[tient] à conserver la certitude diffuse d'avoir dit la vérité sans ambages à sa femme.»²⁷ Cependant, il n'est plus dupe de ce faux-fuyant, ni de ses échappées plus ou moins justifiables, même s'il n'a pas encore recouvré l'assurance nécessaire pour parler avec sa femme des modifications survenues en lui.

24. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome II, p. 30.

25. PDC, p. 182.

26. PDC, p. 176.

27. PDC, p. 178-179.

Afin de se soustraire à l'ambiance oppressante et statique du Moana symboliquement encalminé, et surtout pour pallier à l'apparente indifférence de son époux, Marion se confie au cahier Gallia et poursuit son voyage intérieur. Cette façon d'occuper les heures interminables de l'abattée lui permet «d'aller contre une certaine fuite, qui peut tout aussi bien être [...] une usure» car elle a une «conscience plus ou moins explicite du fait [que] ce temps qu'elle a ne cesse de lui échapper.»²⁸ Déjà à Aden, lorsque le commandant faisait «avancer d'une heure les montres du bord,» Marion se désolait à la pensée qu'au «terme de leurs vies, il leur manquerait [...] une journée et une nuit, vingt-quatre heures non vécues»²⁹; les heures précieuses escamotées à cause du décalage horaire lui avaient alors donné l'impression que le temps lui filait entre les doigts. S'ajoute maintenant, durant l'abattée, la sensation pénible de n'avoir aucune possibilité de progresser au cours de ces journées longues et vides. Le cahier Gallia s'avère un dérivatif essentiel car, dans ce travail de réflexion intérieure, Marion «a le sentiment plus ou moins distinct d'appriivoiser le temps»³⁰, de tirer leçon de ses rares échanges avec son mari, même si, à première vue, ils paraissent tout à fait dénués d'importance et sans issue.

28. Gabriel Marcel, Entretiens sur le temps, p. 12.

29. PDC, p. 142.

30. Gabriel Marcel, op. cit., p. 13.

Les discussions tournent court en effet, comme en témoigne ce fragment de conversation marquée d'agressivité au sujet de «la femme qui travaille au-dehors et au-dedans»³¹:

«Yves a eu le malheur de me dire gentiment: c'est formidable, hein, pour toi, de n'avoir aucune corvée domestique pendant si longtemps et je lui ai répondu qu'il n'y en avait plus que pour cinq ou six semaines au plus et que j'allais retrouver la maison en fichu état avec Pauline, alors il a répété un peu moins gentiment cette fois: oui mais pour le moment c'est formidable, non? et j'ai dit *bôf*».³²

L'absence de ponctuation usuelle et le relâchement volontaire d'un style jusque-là très soigné traduisent sans équivoque l'impasse dans laquelle se débat l'héroïne, responsable des tâches domestiques et assujettie à des travaux répétitifs dont elle ne peut s'affranchir. La croisière lui accorde un sursis, bien mérité d'ailleurs; elle lui permet une échappée temporaire. Mais pourquoi la femme n'aurait-elle pas l'entière responsabilité de la gestion de son temps? «On» lui concède quelques jours de vacances, «on» l'emmène au restaurant un soir pour lui éviter de préparer le repas. Elle se sent aliénée, frustrée dans son désir d'habiter le temps à sa façon.

31. PDC, p. 237.

32. PDC, p. 239.

Peu dupe de la valeur réelle de ces permissions allouées à un bon soldat après une dure bataille, Marion saisit d'ailleurs le sous-entendu: «mais [après le voyage] bien sûr, tu t'y remets.» Elle estime avec raison que «ces heures de liberté n'ont rien à voir avec *la* liberté»³³; les instants clairsemés où la femme peut disposer d'elle-même ne la dispensent pas cependant des tâches au foyer car elles font «inéluctablement partie de [son] lot.»³⁴ «La seule vraie liberté, c'est l'*irresponsabilité*»,³⁵ c'est ne plus avoir à endosser seule un tel rôle. Les corvées ménagères exigent du temps qui n'apporte en retour aucun accomplissement quand il ne détermine pas «une modification irréversible de [la] personnalité.»³⁶

Privilégiée en un certain sens, elle peut tout de même chercher dans son travail «au-dehors» un dérivatif à ces heures vides; aussi se désole-t-elle d'apprendre la grossesse de sa fille qui doit incidemment abandonner de brillantes études de médecine pour embrasser «la vraie vocation de la femme, ce métier au nom plus accablant encore que la chose qu'il représente: tu seras ménagère ma fille»³⁷ conclut-elle avec une ironie mêlée de dépit. Dominique s'engage en effet

33. PDC, p. 237.

34. PDC, p. 236.

35. PDC, p. 237.

36. PDC, p. 238.

37. PDC, p. 230-231.

dans une existence tissée de projets anonymes car «la ménagère s'use à piétiner sur place: elle ne fait rien; elle perpétue simplement le présent.»³⁸ Consciente de la nécessité de devenir maîtresse de son temps, l'héroïne s'inquiète de la voie choisie par sa fille car les tâches répétitives et aliénantes vont l'acculer à «une fuite indéfinie loin [d'elle]-même.»³⁹

Marion a «toujours eu horreur de vivre en parasite oisif»⁴⁰: son tempérament actif est mis à rude épreuve durant l'abattée symbolique du Moana. Les journées sont désespérément longues; pourtant, elle souhaitait pouvoir un jour «prendre le temps de s'ennuyer»: ce «rêve impossible qu'elle caressait régulièrement»⁴¹ devient maintenant cauchemar. L'ennui «est une maladie au sens de la durée»⁴² qui mine par «un lent phénomène de désagrégation.»⁴³ «Disponible et jamais [dispose]»⁴⁴, elle a beaucoup de temps devant elle mais le mal-être l'empêche d'employer les minutes précieuses à bon escient.

38. Simone de Beauvoir, Le deuxième sexe. Tome II, p. 61.

39. Ibid., p. 67.

40. PDC, p. 239.

41. PDC, p. 11.

42. Jean Pucelle, Le Temps, Paris, PUF, 1962, p. 18.

43. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome III, p. 52.

44. Jean Pucelle, op. cit., p. 19.

Faut-il désespérer de rattraper tout le «temps perdu»?⁴⁵
 Les jours s'enroulent les uns dans les autres en une chaîne indéfiniment recommencée; Marion ressent une vive déception: le voyage autour du monde va peut-être «se réduire à cette balade pittoresque qui ne changeait rien de fondamental en elle ni en eux». ⁴⁶ La durée sans relief de la croisière, jointe à la monotonie d'un paysage pourtant magnifique, a fini par la blaser; elle observe judicieusement:

«Si nous avions deux îles comme celles-là quelque part sur les côtes françaises [...]! Quel rush et quel éblouissement! [...] La marge est bien mince entre le trop et le trop peu chez l'homme, entre l'admiration et l'ennui.»⁴⁷

Résistant à l'envie soudaine de briser cette uniformité, de créer des remous dans l'eau «lisse et luisante comme du mercure»⁴⁸ sur laquelle navigue le Moana, elle regrette les creux et les crêtes des vagues de son quotidien, ses quatre saisons en Bretagne «dont deux sont mauvaises - et on ne peut jamais prévoir lesquelles». ⁴⁹ Le calme plat et l'invariabilité de la température exaspèrent à la longue: «ce n'est pas du beau temps quand il fait beau tous les jours: c'est *le* temps». ⁵⁰

45. PDC, p. 233.

46. PDC, p. 212.

47. PDC, p. 240.

48. PDC, p. 215.

49. PDC, p. 13.

50. PDC, p. 213.

Marion se surprend même à souhaiter «un accident, pour voir...»⁵¹, pour détraquer le mécanisme trop bien réglé du Moana. L'annonce d'un cyclone imminent vient à propos ouvrir une brèche dans le temps clos de la croisière et tirer l'héroïne de sa léthargie: elle va enfin pouvoir «montrer ce [qu'elle sait] faire»⁵² et reprendre le contrôle de la situation. Elle réalise à ce moment précis son besoin de prendre une part active aux événements pour se sentir en contact étroit avec l'existence. Désormais elle vivra «ce voyage au lieu de le regarder»⁵³ tout comme elle cherchera dorénavant à assumer le temps au lieu de le subir.

Ce désir d'un temps habité se double d'une volonté de redresser aussi le gouvernail de sa vie conjugale. Elle comprend maintenant qu'avec Yves, «tout est une question de moment»; si elle souhaite briser l'engrenage de l'incommunicabilité dans lequel ils sont tous deux engagés, elle devra «lui sauter dessus comme un tigre»⁵⁴ et l'amener à une confrontation qu'il a réussi à esquiver jusqu'à maintenant.

L'abattée n'évoque pas nécessairement la stagnation ou le marasme; elle s'avère aussi quelquefois une manoeuvre

51. PDC, p. 229.

52. Ibid.

53. PDC, p. 212.

54. PDC, p. 239-240.

nécessaire pour le capitaine qui attend le moment opportun d'entrer au port ou qui cherche à se réajuster à la ligne du vent pour continuer sa route. Marion a su tirer profit de cette période grise et lourde. En écrivant, elle est allée «contre l'usure» du temps clos et a essayé de le remplir d'une manière constructive; elle a revu les étapes de son trajet personnel et se sent prête à reprendre le cap, à pousser plus avant sa quête du temps.

CHAPITRE VI

Auloffée

«Recourir à l'avenir, c'est ouvrir le présent que le passé voulait clore.»¹ Avec l'auloffée, la reprise des activités sur le Moana, il devient possible pour l'héroïne et ses compagnons de faire éclater le huis clos de l'abattée et de se ménager un temps non plus meublé de souvenirs mais tourné vers un avenir neuf. Or, le futur immédiat de l'équipage, c'est le débarquement «au pays de l'érotisme»² qui suscite diverses réactions. En un paragraphe symbolique, l'auteure photographie chaque personnage dans une attitude significative, propre à refléter son état d'âme:

«Marion buvait pour se donner du courage; Yves buvait parce qu'il aimait le punch tahitien; Jacques parce qu'il était vivant; Tibère par habitude; Iris pour oublier le passé, le présent ou l'avenir indifféremment. Alex seul ne buvait pas pour mieux regarder Betty.»³

Marion appréhende un peu les effets de l'arrivée en Océanie, «un des endroits au monde où on a le moins besoin de sa femme»⁴; comment son mari réagira-t-il à cet univers

1. Pierre Burgelin, L'homme et le temps, p. 136.

2. PDC, p. 245.

3. PDC, p. 247.

4. PDC, p. 246.

de facilité? Elle n'a pas encore réussi à trouver le point d'accostage avec lui et redoute que les attraits de la Nouvelle-Calédonie ne les éloignent davantage. Le punch tahitien suffira-t-il à lui donner la force de supporter cette nuit tropicale, ces promenades exploratoires, sur un continent qui exalte la jeunesse et la beauté avec lesquelles ses quarante-cinq ans ne peuvent rivaliser?

Yves semble à peine concerné par les tourments de son épouse, tout à la joie de savourer l'instant et le punch qui l'arrose. «Ce qu'il aime, [...] c'est s'adapter»⁵; réceptif aux surprises que lui réserve l'Océanie, «parfaitement intégré déjà à ce nouvel aquarium»⁶, il vit tout entier ce moment de détente sans arrière-pensée, appréciant à sa pleine mesure la boisson tahitienne. Tout comme lui, Jacques ne craint pas les bouleversements possibles des prochaines escales: au contraire, il boit avidement à sa santé retrouvée et fête sa renaissance à une vie qu'il entend bien façonner à son goût. L'avenir lui appartient.

Autant que Marion, Iris redoute les charmes de l'Océanie car à cinquante ans, «plus le paysage était beau, plus elle s'y sentait déplacée.»⁷ Terrorisée par l'avenir, elle ne veut pas non plus assumer un présent où elle risque de

5. PDC, p. 68.

6. PDC, p. 248.

7. PDC, p. 221.

tout perdre. Les parfums, la douceur de vivre, le désir qui réveille les ardeurs mortes, tout l'irrite et lui fait réaliser sa propre disgrâce.

Elle a raison d'ailleurs de se tourmenter. Tous ses amis profitent des libéralités du commandant; seuls Betty et Alex se détachent du nombre comme si, à leur insu, ils formaient déjà un nouveau couple sur le Moana. Le mari d'Iris se méfie des effets du punch; il tient à garder la tête froide alors que l'émotion monte en lui. Il sent confusément que la croisière l'entraîne sur des «sentiers imprévus»⁸ car, en regardant Betty, il «venait de franchir une ligne»⁹ mais il ignore encore s'il doit rebrousser chemin ou modifier ce cap qui le fascine.

La Nouvelle-Calédonie, c'est l'avenir immédiat, enchanteur pour les hommes, peu rassurant pour les femmes. Colonie française, elle évoque le retour aux sources pour les vacanciers qui, en renouant avec les traditions du pays d'origine, se regardent avec attendrissement: «C'est nous, tout ça?»¹⁰ Ils s'étonnent de retrouver, à des kilomètres de chez eux, quelques éléments de leur vie européenne. Parallèlement et d'une façon symbolique, ils tentent d'estimer le chemin parcouru dans leur vie personnelle.

8. PDC, p. 210.

9. PDC, p. 217.

10. PDC, p. 243.

L'interrogation joyeuse fait place à la perplexité: «C'est nous, ça?» se demandent-ils en comparant ce qu'ils furent à ce qu'ils sont devenus. Il faut

«voir si la conduite que l'on tient coïncide toujours avec la conduite que l'on s'était proposé de tenir, et si le présent effectif se montre bien le résultat du passé où on l'avait décidé, et identique à l'idée que l'on en avait alors conçue.»¹¹

La distanciation rend plus évidentes les transformations opérées par le poids des désillusions et la montée de nouveaux espoirs.

Au début de la navigation, Jacques mesurait avec stupéfaction l'évolution de ses sentiments pour son épouse.

«Comment était-elle *avant*? se [demandait-il] sans cesse. Avait-elle tant changé ou était-il devenu allergique à tout ce qu'elle disait? C'est une grande surprise de se retrouver marié depuis dix-sept ans à une femme qu'on ne supporterait pas cinq minutes!»¹²

Le recul du temps met en évidence l'état de demi-conscience dans lequel Jacques a vécu ces années. Comme s'il avait sommeillé durant tout ce temps, il se réveille brusquement à côté d'une femme qu'il répudie sans se rappeler ce qu'elle était.

11. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome II, p. 71.

12. PDC, p. 169.

Figée dans son personnage de mère et d'épouse, Patricia a quand même senti se creuser l'écart entre son mari et elle. Le voyant vêtu «comme lorsqu'elle l'avait connu, adolescent,» elle éprouve «un pincement au coeur: il [a] moins changé qu'elle.»¹³ Les conjoints s'observent et constatent combien les années de vie commune les ont modifiées sans qu'ils aient réagi pour parer à l'usure. Ils n'ont «jamais [...] établi [ni] maintenu la communication et l'échange entre eux»; alors ils «se retrouvent étrangers l'un à l'autre à la fin d'un parcours qu'ils ont pourtant fait côte à côte.»¹⁴ Installés dans leur routine respective soigneusement entretenue, les époux se sont éloignés peu à peu.

Superficielle, Patricia s'enorgueillit maintenant de la beauté de Jacques revenu à la santé, sans se douter que l'imminence de son retour en France rend à son époux «le visage de sa jeunesse.»¹⁵ Celui-ci entend bien l'écarter car elle demeure, avec les enfants, le seul lien qui le rattache à sa vie antérieure. «Qu'est-ce qui l'empêchait d'avoir vingt ans et toutes les femmes du monde sinon [sa légitime]?»¹⁶ Maintenant seul en Calédonie, il compte bien organiser l'avenir à sa guise. Pourquoi se priverait-il de

13. PDC, p. 168.

14. Fernande Gontier, Benoîte Groult, p. 62.

15. PDC, p. 170.

16. PDC, p. 215.

«rire en faisant l'amour et [de] regarder dans les yeux une femme qui rirait de joie aussi»?¹⁷ Le souvenir de la cérémonie conjugale d'où «le rire était banni comme un sacrilège»¹⁸ lui laisse une impression pénible qu'il cherche à effacer grâce à de nouvelles conquêtes. L'évocation de Patricia, réfractaire à toute forme de fantaisie sexuelle, lui fournit des raisons additionnelles de se féliciter de sa nouvelle orientation et de ses audaces.

Contrairement à Jacques qui ressuscite au bout de dix-sept ans de mariage et corrige les effets du temps, Iris garde une conscience très aiguë des marques laissées sur elle par les années. Avec une méticulosité qui frôle le masochisme, elle s'examine à l'affût de la moindre trace de dégénérescence:

«Elle remonta mélancoliquement son pantalon et s'aperçut que la peau de ses cuisses commençait à ressembler à du papier de soie [...] Elle enfonça son pouce un peu partout, pour voir: c'était pareil [...] En fermant son pantalon, elle se pinça la peau du ventre dans sa fermeture Eclair, encore une chose qui n'aurait pas pu arriver autrefois, du temps où elle avait ce ventre merveilleux dont elle profitait si peu. Maintenant ce n'était qu'une poche molle qui pendait un peu quand elle se baissait, [...] misérable besace déformée par l'usage.»¹⁹

17. PDC, p. 255.

18. PDC, p. 254.

19. PDC, p. 206.

Le beau corps ferme de ses vingt ans est l'unique amer valable; jadis recherchée pour son apparence physique désirable, Iris refuse la lente dégradation qui s'opère inéluctablement; «obsédée par le spécimen qu'il lui faut imiter pour être aimée, acceptée, elle s'acharne contre elle-même et en arrive à se prendre en dégoût.»²⁰ Cynique, elle se compare à un papillon devenu chenille «par une cruelle inversion du cycle habituel» car son état ne suscitera plus bientôt que l'indifférence et peut-être la répulsion; incapable de contrer l'érosion du temps, elle ressent «honte et terreur à l'idée de ce qu'elle [va] devenir.»²¹

Elle avait pourtant tout essayé pour effacer de son corps l'empreinte de l'usure: un lifting complet l'avait rajeunie de dix ans. Convaincue d'avoir ainsi récupéré des années de jeunesse et de bonheur, il lui a fallu déchanter aussitôt car «Alex n'avait pas manifesté plus d'empressement. On n'a jamais vu un homme retomber amoureux de sa femme, même si elle redevient exactement comme il l'a aimée.»²²

Obnubilée par la hantise de demeurer un objet de désir, Iris impute le désintéressement de son époux à la perte

20. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, Femmes à 50 ans, p. 49.

21. PDC, p. 222.

22. PDC, p. 207.

progressive de ses charmes; sans égard pour d'autres ressources potentielles, elle a misé sur des valeurs futiles et éphémères au lieu de se réaliser dans des entreprises durables. Elle reste malheureuse et insatisfaite car son

«passé est là, présent, quoique en dehors du présent, distant sans être estompé par la distance, souvenir ineffaçable qui ne cesse d'attester, d'aggraver par sa splendeur négative la tragique déficience du moment qui est ce qu'il n'est pas.»²³

Alex n'est pas «équipé [...] pour ces femmes qui sont une tragédie pour elles-mêmes et qui s'y complaisent.»²⁴ Le vieillissement moral d'Iris l'attriste et il regrette «la jeune femme ardente au visage inspiré qu'il [a] épousée quinze ans plus tôt.»²⁵ Attiré par Betty qui, à vingt-six ans, possède encore l'ardeur et l'amour de la vie éteintes chez son épouse, il sent naître en lui des sentiments nouveaux qui le déroutent car il était «bien habitué» à la vie routinière menée auprès d'Iris. Son expérience conjugale lui apparaît soudain comme une aberration, une erreur de parcours; «Comment avait-il donc vécu toutes ces années?»²⁶ Pendant que ses amis comparent ce qu'ils sont à ce qu'ils ont été, Alex, plus concrètement, fait correspondre le

23. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome II, p. 239.

24. PDC, p. 209.

25. PDC, p. 89.

26. PDC, p. 252.

présent et le passé; en un certain sens, la rencontre avec Betty lui permet de rattraper le temps perdu, de reprendre un rendez-vous manqué:

«Il était de nouveau ce jeune homme timide qui promenait sur la Corniche de La Baule un amour indicible pour une jeune fille au long cou. Une jeune fille qu'il avait aimée en silence pendant deux étés [...] C'était la même jeune fille aujourd'hui [...] mais lui était devenu vieux, très vieux [...] Une source venait de renaître en lui: il était dans ce jardin de La Baule et la jeune fille disait enfin oui et il l'embrassait enfin pour la première fois [...] Il était enfin arrivé au bout de ce très long amour».²⁷

Le coup de coeur d'Alex abolit la distance qui séparait son rêve de jeunesse et la réalité. Il retrouve «l'émotion des premiers contacts»²⁸ avec un enthousiasme d'adolescent.

Cette flambée de sentiments lui redonne la touche «magique» même s'il demeure très conscient de ses cinquante-deux ans et fort de son expérience. Alors que la jeunesse est impétueuse, anxieuse de connaître le monde, lui veut au contraire savourer pleinement cette joie inespérée: «On a tout son temps quand on est vieux»²⁹, estime-t-il. Peu pressé d'aller vers l'avenir puisque le présent le comble, il préfère prolonger ces instants de félicité auprès de Betty. Le présent est en effet modifié de façon radicale

27. PDC, p. 250, 253.

28. PDC, p. 264.

29. PDC, p. 252.

et épouse «la forme exacte» de la jeune fille. Fasciné par l'ingénuité de sa nouvelle amie, Alex compte sur elle pour restituer aux êtres et aux choses un éclat terni par l'habitude et l'indifférence. Son bonheur est précaire car «si on lui enlevait les yeux de Betty maintenant [...], il aurait l'impression de devenir un vieillard.»³⁰ À l'image du voyageur rencontré dans le train, momentanément «rajeuni» par le sourire de Marion, «redevenu très vieux après [une] brève incursion dans le monde des vivants»³¹, Alex mise entièrement sur la jeunesse et l'ardeur de la jeune fille pour recommencer à vivre.

Si l'épouse légitime s'interpose parfois entre lui et son nouveau bonheur, il lui reste bien peu de pouvoir quand son mari compare les deux femmes: «tout était fait, vécu, usé» du côté de sa conjointe alors que son coeur «bondissait à l'idée de tout ce qui lui restait à faire avec Betty. [...] Tout était à revivre.»³² L'éternel drame de l'âge se joue avec des répliques différentes pour chacun des époux. Alors que la femme «morose et honteuse»³³, vulnérable aux dégradations physiques infligées par le temps, démissionne trop vite devant l'avenir, l'homme cherche à explorer de

30. PDC, p. 264.

31. PDC, p. 16.

32. PDC, p. 264.

33. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, op. cit., p. 9.

nouvelles avenues, à recommencer à neuf. Iris est l'exemple-type de la femme de cinquante ans, incapable de réagir contre le discrédit jeté sur elle et les femmes de son âge. Prisonnière d'une apparence physique qui se détériore, comme chez son mari d'ailleurs, elle se sent misérable et rejetée comme une vieille Canaque; l'homme, lui, évite la disgrâce dans une société qui confère à ses tempes grises un charme indiscutable. À cinquante-deux ans, certains recommencements lui sont permis que l'on refuse pourtant aux femmes.

Alex jette sur son épouse et sa vie conjugale un regard de commisération; celui d'Yves est plutôt empreint d'une certaine perplexité devant Marion. En réfléchissant sur la tragédie dont il fut à la fois le témoin et la victime, Yves a commencé à diagnostiquer l'irresponsabilité de son comportement. La distanciation lui permet de détecter, après quelques années, l'erreur d'appréciation commise: elle «avait raisonné autrement»³⁴ que lui durant sa liaison avec Yang, il le constate maintenant. Même s'il ne comprend pas encore tout à fait les réactions de son épouse, il admet que «les événements lui avaient donné raison»³⁵ et qu'il lui doit d'avoir évité l'échouement de leur voilure. Rétrospectivement, l'attitude de Marion durant l'épisode

34. PDC, p. 180.

35. PDC, p. 181-182.

Yang fait ressentir à Yves la valeur de l'honnêteté et de la fidélité de Marion qui «n'avait exercé aucun chantage sur lui, sinon en étant elle-même». ³⁶

L'héroïne regarde évoluer ses camarades de voyage et clarifie peu à peu ses options; il lui importe maintenant, après avoir vécu l'abattée comme une étape nécessaire dans son cheminement, d'ouvrir le temps clos et d'engager l'avenir. Pour ce faire, elle s'appuie sur les différentes expériences vécues depuis le départ et par elle et par ses amis. Elle a compris l'importance du passé et l'influence qu'il garde encore sur son présent, sans chercher à renier quoi que ce soit comme prétend le faire Jacques. Les événements qui ont jalonné son histoire personnelle composent son héritage; elle doit donc les utiliser à bon escient et n'en «garder [...] que ce qui sert à son progrès.» ³⁷ Elle va s'employer à «objectiver» le passé, à le considérer comme une ressource à exploiter et non comme un paradis perdu.

Toutefois, elle pressent le danger de regarder en arrière; il est facile, voire inévitable, d'idéaliser le passé, de le parer des couleurs séduisantes qu'il n'a quelquefois jamais eues. Iris lui montre, en ce sens, la voie à ne pas suivre: elle a échoué effectivement dans sa

36. PDC, p. 182.

37. Gaston Bachelard, L'intuition de l'instant, p. 94.

tentative de tricher avec le temps et de récupérer les années enfuies. Les Canaques côtoyés dans cette phase de son cheminement fournissent aussi à Marion un triste exemple de passé non-assumé. Ces gens, à qui on a laissé totems et coiffure traditionnelle, «comme on autorise un enfant à garder son casque de pompier à table pour avoir la paix»³⁸, s'épuisent à reproduire un passé qui n'a plus de résonance dans le quotidien. Comme s'ils avaient été étrangers à leur propre évolution, ils ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Il faut donc éviter ce piège et assumer les changements qui s'opèrent au fil des ans.

Marion renonce aussi à la tentation de jouer la carte de la jeunesse comme Alex s'apprête à le faire. Très proche de lui par son attachement aux civilisations anciennes et à certaines valeurs que son entourage juge périmées, elle comprend et partage son envie de vouloir remonter le cours du temps. Mais une lucidité née de la maturité et de la confrontation avec la vie en marche la détourne de l'aventure: une femme ne peut rebrousser chemin et vaincre le temps aussi aisément.

Impuissante à modifier le passé, Marion doit donc habiter et organiser le présent puisque de lui dépend la

38. PDC, p. 259.

sérénité de son avenir;

«il y a une rigidité dans la réalité du passé, de ce qui est déjà arrivé, on ne peut plus rien y changer; il y a au contraire malléabilité du futur, qui est encore devant nous, sur lequel nous avons encore, par notre action dans le présent, une certaine prise.»³⁹

Il ne s'agit plus seulement pour elle de vivre sa durée mais «de la penser et de la faire, d'en anticiper le changement et d'en déterminer le cours.»⁴⁰

Elle tâche avec courage, et un peu d'appréhension il est vrai, de reprendre la barre de sa destinée car s'amorce maintenant la partie décisive du périple, celle qui annonce de forts coups de vent et de nombreuses évolutions... À l'horizon se profile le nouveau pays.

39. Jeanne Hersch, Entretiens sur le temps, p. 32.

40. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome I, p. 290.

TROISIÈME PARTIE

L'ACCOSTAGE

CHAPITRE VII

Coups de vent et embellie

Aux abords de l'Océanie, la «vraie vie va commencer.»¹
Les hommes attendent avec impatience le moment de débarquer sur un «nouveau territoire de chasse»², particulièrement intéressant pour faire de rapides et éphémères conquêtes; les femmes y sont jeunes, jolies, faciles à séduire. Tibère et Jacques surtout, «sans épouse préliminaire»³, savourent à l'avance les voluptés qui leur sont réservées. Jeter l'ancre dans les îles du Pacifique, c'est pour eux accéder au paradis, c'est débiter une nouvelle existence pleine de promesses.

Marion avance aussi vers une vie neuve; après avoir redéfini ses attentes et senti l'urgence de s'approprier le temps, elle se découvre prête à prendre le virage. Cet élan confirme l'aboutissement de sa démarche intérieure car

«les points de départ chers à monsieur Poulet ne se situent pas, chronologiquement, au début d'une existence; ils peuvent avoir été précédés par de longs cheminements [...] Mais ils n'en demeurent pas moins une origine».⁴

1. PDC, p. 245.

2. Ibid.

3. Ibid.

4. Michel Mansuy, Georges Poulet, Études sur le temps humain III, in «Études françaises», vol. 1, no 3, octobre 1965, p. 121.

La dernière étape du voyage autour du monde coïncide, en fait, avec les premiers pas timides risqués dans le nouvel itinéraire qu'elle vient de se tracer dans le temps.

Tahiti accueille l'équipage à bras ouverts et Marion, dans son cahier Gallia, relate avec force détails le débarquement tant attendu. Or, pour la première fois depuis le début de la croisière, elle précise la date des jours comme pour affirmer sa volonté de progresser dans sa recherche intime tout en reprenant contact avec le monde extérieur. Le journal personnel, qui suivait d'abord les étapes de sa remise en question pour s'intéresser ensuite aux activités de ses compagnons, devient maintenant journal de bord. Les menus incidents du voyage y sont décrits dans un présent qui se substitue momentanément à l'imparfait. Ce

«'monologue intérieur' est la liaison d'un récit à la première personne avec l'abolition imaginaire de toute distance avec le temps de l'aventure et celui du récit, le personnage nous racontant l'histoire dans l'instant même où elle se produit. Une notion comme celle de «sous-conversation» permet de briser la prison dans laquelle le monologue intérieur classique reste enfermé».⁵

Les premières tranches du Gallia, à l'imparfait, présentaient «l'action comme un spectacle», et «décalaient Marion» de ce qu'elle regardait. En utilisant désormais le présent,

5. Michel Butor, Essais sur le roman, Paris, Éditions Gallimard, Coll. Idées, no 188, 1969, p. 122.

elle «s'absorbe dans l'action»⁶, elle y participe efficacement.

Le compte rendu fidèle des événements permet de juger de ses progrès et de ses reculs: malgré la ferme résolution de vivre intensément le présent pour mieux préparer l'avenir, elle se voit confondue par la nostalgie récurrente de ses jeunes années et par une angoisse de vieillir pas encore tout à fait maîtrisée. Tahiti et ses filles-fleurs la reportent au problème de l'âge: où trouver le courage d'avancer vers l'avenir et d'assumer l'usure du temps alors que tout, sur cette île, exalte les beautés et la perfection de la jeunesse? La voix-auteure partage le malaise de Marion: «Personne ne parvient à l'âge adulte ici. Serait-ce la clé du bonheur?»⁷ D'une façon détournée, elle appelle une réponse à cette interrogation; forte d'une expérience de vie qui ne lui fait «plus prendre des vessies pour des lanternes»⁸, la voyageuse a vite perçu «l'ennui atroce que secrétait cette petite ville un peu délabrée où se lisaient la mollesse et l'insouciance d'un peuple dévitalisé.»⁹ La jeunesse, apparemment inaltérable, n'est certes pas une garantie de bonheur car, si elle immunise les êtres contre l'usure, elle décourage toute tentative de

6. Jean Pouillon, Temps et roman, Paris, Éditions Gallimard, 1946, p. 161-162.

7. PDC, p. 257.

8. PDC, p. 63.

9. PDC, p. 310.

réalisation de soi. Marion perçoit combien il serait dangereux d'habiter longtemps à Tahiti, de céder à la facilité dans ces îles parfumées d'une beauté indécente; elle deviendrait très vite «comme les autres Popaas, ne lisant plus un seul livre, ne s'intéressant plus à la politique, moins encore au devenir du monde».¹⁰

Les insulaires s'agitent sans but réel, dans un univers clos, coupé du reste du globe. Leur façon de vivre le temps s'apparente à celle de l'équipage lors de l'abattée symbolique du Moana; «ce n'est plus un temps qui s'ouvre et où l'on vole; c'est un temps qui se referme et où l'on se traîne en chancelant vers la mort.»¹¹ Se traîner en «chantant» vers la mort serait peut-être une image plus appropriée aux Tahitiens qui dissimulent leur échec sous des dehors séducteurs et attirants. Marion ne se laisse pas berner par les couleurs enchanteresses de ce «pays où l'on ne vieillira pas, où l'on s'ennuie un peu»¹²; la jeunesse perpétuelle, comme le beau temps, finit par lasser.

S'épuiser en bringues et en festivités indéfiniment répétées donne l'illusion de mener une vie mouvementée et bien remplie. Certes, le temps passe comme un éclair à

10. PDC, p. 295.

11. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome II, p. 143.

12. PDC, p. 247.

Tahiti. Marion le note dans son journal: «Vahirea [...] avait séduit [Tibère] la bouche fermée: quand elle se mit à parler, il était trop tard, les choses vont si vite ici!»¹³

La vie sur l'île est ainsi tissée de liens qui se nouent et se défont sans conséquence. La vacuité de leur existence échappe aux habitants mais non à l'étrangère qui sent se préciser en elle, accentué par la superficialité de ses hôtes, le besoin vital d'approfondir les choses.

Dépourvue de l'apparente vitalité qui caractérise les Tahitiens, elle cherche à donner une épaisseur aux saisons qu'il lui reste à vivre puisque le chemin à couvrir est moins long que celui déjà parcouru. À l'instar d'Alex, persuadé qu'il a tout son temps avec Betty, elle veut profiter à plein des années à venir. Pour ce faire, elle tient à aller de l'avant avec toute la richesse d'un être en voie d'accomplissement.

«Les difficultés, les épreuves, peuvent être porteuses de surprenantes fécondités, d'évolutions bénéfiques. Ce ne sont pas les jeunes qui gèrent mieux ces situations de vie. L'âge donne d'autres courages, d'autres ressources.»¹⁴

La volonté de dépasser la nostalgie des jeunes années confère à l'écriture de Marion des inflexions qui se confondent

13. PDC, p. 294.

14. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, Femmes à 50 ans, p. 10.

par endroits - et de plus en plus souvent - avec celles de la voix-auteure attentive à la démarche intérieure de son personnage. L'empathie est perceptible: les deux femmes partagent sensiblement le même point de vue. Ainsi, Marion réalise qu'elle aurait «froid sans passé, même dans un pays chaud»¹⁵, adoptant l'intonation de la voix au présent; elle supporterait mal, en effet, de vivre coupée de ses racines, comme les Français établis à Tahiti, ou amputée d'une partie de son existence. La richesse inestimable de ses acquis lui apparaît soudain évidente; «la vie, c'est comme la culture: l'essentiel c'est ce qui reste quand on a vécu.»¹⁶

L'embellie se révèle toutefois de courte durée; encore fragile dans ses nouvelles dispositions, elle se laisse influencer par le discours pessimiste d'Iris qui a trouvé, à Tahiti, des raisons supplémentaires de pleurer ses illusions perdues. Elle se demande avec désespoir s'il existe «un pays où les quinquagénaires ne soient pas déjà considérées comme mortes».¹⁷ Le rappel du déclin de sa compagne l'incite à se laisser aller à un certain défaitisme; elle se sent soudain très vieille et davantage compromise devant toute cette jeunesse qui danse, colliers de fleurs au cou. Pour corriger sa désolante impression, elle doit s'appuyer sur

15. PDC, p. 311.

16. PDC, p. 316.

17. PDC, p. 286-287.

la richesse d'un passé bien rempli; la période maintenant objectivée de son existence lui a cependant «donné expérience, patience et espoir. C'est en gardant [cette étape] comme un bien précieux [qu'elle va faire] croître le présent.»¹⁸ Les années antérieures n'évoquent plus seulement des regrets mais détiennent plutôt des secrets de vie qui vont l'aider à tirer profit du temps qui coule en elle.

Si l'être humain est tendu vers l'avant, le passé recèle pourtant des enseignements que seule la maturité permet de comprendre à leur pleine mesure. Lorsque Marion assiste, impuissante, au naufrage d'Iris délaissée par Alex, elle réfléchit à sa propre attitude durant la liaison de son mari; tandis que sa compagne plie bagage et abdique devant Betty, elle avait alors choisi de faire face à la situation. Sa réaction la surprend aujourd'hui:

«Je ne comprenais plus comment j'avais fait pour résister tout ce temps. Si j'avais pu me donner un conseil à froid, avec ma mentalité d'aujourd'hui, je me serais dit: «Ma vieille, ma pauvre chérie, tu vas te détruire, ce n'est pas tenable. Va-t'en, par pitié pour toi-même.»¹⁹

La fuite lui semble à présent «la solution raisonnable.»²⁰ Comme le temps a modifié les données de son existence! Elle

18. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, op. cit., p. 231.

19. PDC, p. 301.

20. Ibid.

ne pourrait «plus agir aujourd'hui de la même façon» mais «c'est peut-être autrement qu'il faudrait agir maintenant.»²¹ La distanciation met en relief l'irrationalité de son attitude, même si elle a réussi à s'adapter «le moins mal possible à l'événement»: elle et son mari sont «toujours ensemble et heureux de l'être.»²² Marion s'étonne et «[se] stupéfie rétrospectivement»²³ en analysant avec une conscience actuelle une situation passée. Elle devient alors

«un «je» qui doit jouer deux rôles à la fois: celui d'un «moi racontant» qui dit son expérience antérieure et celui d'un «moi raconté» qui vit cette expérience au rythme des événements. [...] après coup, le «moi racontant» perçoit beaucoup mieux l'enchaînement des événements que n'a pu le faire, sur le vif, le «moi raconté». Ainsi le décalage temporel qui sépare les deux perspectives du personnage narrateur l'amène à devoir choisir, sinon maintenir un certain équilibre entre ce que Jean Rousset appelle «l'obscurité de l'événement vécu» et «la clarté de l'événement raconté.»²⁴

Au moment crucial de son voyage intérieur, elle fait la part des choses et décante les éléments du passé susceptibles de l'amener à «se comprendre au présent.»²⁵ Sa réaction, face à la liaison d'Yves, est un de ces faits «qui attendent

21. PDC, p. 301-302.

22. PDC, p. 301.

23. PDC, p. 302.

24. Jean-Claude Gagnon, Le roman sous forme de mémoires et le problème de la connaissance de soi dans le «Paysan parvenu» de Marivaux, p. 32 et 34.

25. Fernande Gontier, Benoîte Groult, p. 9.

leurs sens»²⁶, inexplicables hier mais révélateurs aujourd'hui. En pleine tempête, elle n'avait pas voulu abandonner son poste; le calme revenu, elle remarque avec satisfaction qu'elle est mieux grée pour affronter les vents contraires, tandis qu'Iris, privée d'appui, risque de s'échouer après quinze ans de vie commune.

Le passé n'est jamais tout à fait révolu. Marion sait maintenant qu'elle doit en ignorer les aspects trompeurs tout comme l'éclat éblouissant qu'il confère à la jeunesse; elle a appris à reconnaître ses incidences positives, la maturité qu'il lui a permis d'acquérir et dont elle profite dans le présent. Pourquoi demeurer esclave des images tenaces enfouies dans son subconscient? «La mémoire n'est pas la conscience. C'est une faculté précaire, suspecte, sujette à toutes sortes d'infidélités et de défaillances.»²⁷ Autres pièges du passé, les réminiscences surgissent à l'improviste et peuvent fausser l'examen d'une situation en ne rétablissant pas la réalité telle qu'elle fut. La «mémoire humaine ne retrouve jamais le présent du passé»²⁸ et l'évocation des souvenirs demeure imparfaite. Comme il tenterait de saisir un faisceau de lumière, l'être qui se souvient essaie en vain de recréer l'objet de ses remembrances.

26. Jeanne Hersch, Entretiens sur le temps, p. 33.

27. Georges Poulet, Entre moi et moi, p. 15.

28. Jean Guittou, Justification du temps, p. 10.

Traîtresse, la mémoire idéalise certains moments passés et en ignore d'autres pour ranimer une douleur ou rappeler une joie. En arrivant à Tahiti, Marion aperçoit un mannequin parisien qui éveille instantanément chez elle le souvenir de l'Europe:

«On joue à ça à Paris? C'est vrai, nous l'avions un peu oublié depuis quatre mois. Et pourtant, il va falloir les remettre en rentrant dans nos civilisations, ces sacs, ces perruques [...], si grotesque que tout cela nous paraisse vu du milieu du Pacifique.»²⁹

Le code des conventions de la vie urbaine revient tout à coup à sa mémoire tel un boomerang dévié de sa trajectoire. Paris s'impose à elle avec son cortège d'obligations dont l'insouciance tahitienne souligne l'absurdité.

Prise au dépourvu par cette sollicitation imprévisible, elle réagit rapidement: pour parer à d'aussi désagréables expériences, elle découvre l'efficacité d'un mécanisme de défense intérieure, l'oubli volontaire. Au visionnement des rushes tournés à Bénarès sur la crémation, elle constate qu'elle «avait un peu oublié déjà» car on «ne peut qu'oublier Bénarès: c'est insoutenable.»³⁰ La vérité de cette ville indienne lui était trop pénible; elle s'est donc empressée d'en rejeter les images, comme on relègue au fond de la cale les cargaisons encombrantes.

29. PDC, p. 282.

30. PDC, p. 295.

L'esquive délibérée ne sert pas uniquement à éviter les réalités inconfortables; elle permet aussi de refouler ou d'inhiber les mauvais souvenirs et de laisser émerger les plus doux. En voyant Jacques, son amant de quelques semaines, embellir à vue d'oeil, Marion trouve «merveilleux d'avoir si mauvaise mémoire». ³¹ «J'ai complètement oublié que je l'ai eu ... je recommencerais bien» ³², confie-t-elle au cahier Gallia. Trop fidèle à son passé pour avoir vraiment effacé toute trace de cette liaison, elle prétexte une mémoire défaillante mais n'en évoque pas moins ce court épisode avec une évidente complaisance. Beaucoup moins compromettantes que la dure réalité de Bénarès ou la relative absurdité de Paris, les réminiscences de son aventure deviennent une sorte de trésor secret «ensoleillant [...] la vieillesse même si sur le moment l'affaire a pu passer pour un échec ou une erreur.» ³³

Aux caprices et aux sursauts de la mémoire s'ajoutent les contraintes du temps-horaire qui déconcertent les voyageurs, obligés maintenant de

«retarder leurs montres de vingt-quatre heures d'un seul coup. À force de les avancer, [ils avaient] pris douze heures d'avance sur Paris,

31. PDC, p. 275.

32. Ibid.

33. PDC, p. 116.

[ils ont] maintenant douze heures de retard et le mardi 10 mars va succéder demain au mardi 10 mars d'aujourd'hui.»³⁴

Bizarrement, les personnages ne savent trop comment employer ces heures de sursis qui leur sont accordées. Il tarde à certains d'entre eux de partir «à la chasse» à Tahiti, tandis que d'autres cherchent à faire «passer le temps [...] puisqu'il faut vivre une deuxième fois ce mardi».³⁵ Ils éprouvent quelque difficulté à s'accommoder des fantaisies des fuseaux-horaire et à tirer profit de ces minutes de faveur, tout comme ils ont jugé déroutantes les façons de vivre des différents peuples rencontrés sur leur route. Le mysticisme oriental de l'Inde, «où le temps [...] n'avait pas la même valeur»³⁶, «échappait à tous les critères et remettait tout en question»³⁷; d'autre part, l'insouciance et la désinvolture de Tahiti où tout va très vite, la déchéance des Canaques dépouillés de leur passé donnent lieu à de sérieuses interrogations.

Le temps se vit d'une manière différente d'une civilisation à l'autre; Marion découvre qu'il appartient à chaque individu de déterminer sa façon d'habiter le temps. Elle a tenté de cerner les composantes qui forment sa propre

34. PDC, p. 274-275.

35. PDC, p. 277.

36. PDC, p. 195.

37. PDC, p. 189.

temporalité et évalué celles d'Yves: son mari «est construit comme un jeu de jonchets. Si on déplace une pièce, tout peut se détraquer. [...] Cet humour, cet équilibre, cet amour de la vie [qu'elle] aime en lui [...] ne tiennent qu'à un fil. Et [elle ne sait] pas très bien lequel.»³⁸

La singularité et la fugacité de l'instant, composantes privilégiées par Yves, sont des indices de fragilité; elle, par contraste, dans son entêtement à préférer la fidélité et la continuité, se sent «d'une redoutable solidité à côté de lui».³⁹ Les deux temporalités, contradictoires à première vue, ne lui semblent plus tout à fait inconciliables. Elle et son époux forment plutôt «un étrange appareillage» qui les «rend indispensables l'un à l'autre».⁴⁰ Le voyage lui a permis d'aller au bout d'une quête de sens et d'une redécouverte de soi. Elle conclut: «Je sais ce que j'ai après tout et je commence à m'habituer à peu près.»⁴¹ Après maints coups de vent, cette prise de conscience fait le point dans son évolution: Marion se sent prête à ajuster son cap et à progresser vers une nouvelle destination.

38. PDC, p. 290.

39. Ibid.

40. Ibid.

41. Ibid.

CHAPITRE VIII

Changement de cap

L'horizon est maintenant plus dégagé. Le calme retrouvé, la mer étale permet de refaire l'alignement et de mieux situer le point d'arrivée. «Changer, [c'est] passer de la puissance à l'acte.»¹ Alex, «qui s'est toujours arrangé du flou de son existence»², a trouvé la force nécessaire pour donner le coup de barre: il s'éloigne d'Iris et de sa vie antérieure pour se rapprocher de Betty et retrouver la «jeune fille de La Baule» après tant d'années. Sa nouvelle amie lui a fait découvrir «l'égoïsme, ce vice indispensable à la santé»³, et, à ses côtés, quinze années de vie conjugale lui paraissent subitement un épisode dénué d'intérêt, un long sacrifice. Il «était déjà mort sans le savoir»⁴, estime-t-il, et le fait de ressentir à nouveau une intense joie de vivre achève de le persuader que le virage est irrévocable.

1. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome I, p. 7.

2. PDC, p. 297.

3. PDC, p. 307.

4. PDC, p. 264.

Pourtant, il s'interroge encore; il a franchi une ligne mais la nouvelle croisière qu'il est sur le point d'entreprendre comporte certains risques, vu le manque d'expérience du capitaine pour ce genre d'expédition. Comment ne pas succomber à l'attrait de l'aventure? «il est plus facile [...] de préférer un avenir que l'on ne connaît pas à un présent qu'on ne sait plus affronter.»⁵ Après le départ de son épouse pour l'Europe, il se laisse doucement dériver loin des obligations conjugales, persuadé que «tout s'arrangera alors que chaque jour, chaque joie, rend plus impossible de revenir en arrière.»⁶ Les nouvelles terres l'attirent; ignorant les écueils qu'il devra éviter pour les atteindre, il vogue en pleine félicité, suspendu dans le temps où «l'heure de choisir et de faire du mal n'est pas encore venue».⁷

Les dangers de cet attrayant itinéraire n'échappent pas à Marion; elle a vite perçu «la dureté de Betty [qu'Alex] semble prendre pour la pureté intransigeante de la jeunesse.»⁸ Dans son cahier Gallia, elle analyse lucidement la situation de son ami répudiant Iris «au profit d'une fille qui sera aussi emmerdeuse qu'elle peut-être à cinquante ans.»⁹ Du mât

5. Fernande Gontier, Benoîte Groult, p. 61.

6. PDC, p. 306.

7. Ibid.

8. PDC, p. 297-298.

9. PDC, p. 261.

de son expérience, elle aperçoit l'île maléfique vers laquelle navigue Alex. Ses commentaires objectifs, légèrement acides, se confondent avec ceux de la voix-auteure et témoignent de la lucidité de plus en plus grande que lui prête la romancière; contrairement à son compagnon, elle a décelé le leurre de vouloir poursuivre sa route avec un nouvel équipage qui n'a pas été amariné aux mêmes mers.

Jacques décide lui aussi de mettre un terme à une longue traversée conjugale pour s'installer dans un pays inconnu. Il vient «d'accoucher d'une décision dont il portait le poids depuis des mois sans le savoir.»¹⁰ En manifestant son désir de rester dans les îles, il a le sentiment de se remettre au monde, de cultiver l'art de vivre heureux; Tahiti lui fournit justement «une manière de mourir à son passé plus plaisante que le suicide ou une crise cardiaque.»¹¹

Dans son for intérieur, cette nouvelle orientation s'avère définitive; il affiche pourtant devant les autres une certaine réserve et présente son escale à Tahiti comme un répit nécessaire puisque «pour l'instant, c'est au-dessus de [ses] forces de rentrer.»¹² Mais les mots le trahissent et révèlent ses véritables intentions: «Je liquiderais mes

10. PDC, p. 307.

11. PDC, p. 309.

12. PDC, p. 313.

actions [...] Je laisserais tout à Patricia, bien sûr. D'ailleurs, son père est riche. De ce côté-là, elle n'aura pas à s'en faire, conclut-il, l'air chafouin».¹³ En trois courtes phrases, Jacques glisse du conditionnel aux perspectives d'avenir, avouant par là son réel désir de se délester de la vie conjugale. Ses quelques réticences ne convainquent personne et sont vite balayées par «le mauvais conseil de son ami»¹⁴ établi à Tahiti après avoir parcouru un itinéraire à peu près similaire, aux côtés d'une femme «dont il avait fait le tour et était revenu».¹⁵

Comme Alex, il jauge les années vides passées auprès de Patricia et attise son désir de goûter au bonheur et de trouver «un sens à sa vie».¹⁶ Toutefois, il n'a pas une conscience très aiguë du temps et ignore ce qu'est l'accomplissement: les occasions perdues se résument pour lui aux bringues, aux parties de pêche, aux rendez-vous manqués; il ne se désole pas, comme Marion, du temps qui passe, très vite, sans lui donner la chance de se réaliser à travers lui. Tahiti lui propose de récupérer les avantages de sa jeunesse, de profiter d'

«un assemblage inespéré qui n'était pas loin
de représenter son idéal: une société féminine

13. PDC, p. 309.

14. PDC, p. 308.

15. PDC, p. 286.

16. PDC, p. 309.

enfantine, sensuelle et joyeuse qui lui assurait assez exactement le type de rapports qu'il souhaitait entretenir avec la portion femelle du genre humain». ¹⁷

Les dix-sept ans d'ennui conjugal s'effacent comme par enchantement devant d'aussi réjouissantes perspectives. Pressé par tout ce retard à combler, il envie «Zizi [...] d'avoir su choisir tout jeune» ¹⁸ et d'avoir évité un tel gâchage de temps et de plaisir.

La réalisation de soi n'est certes pas un argument décisif dans la nouvelle orientation du déserteur; mais l'aventure conjugale, malgré le naufrage, lui a permis d'acquérir une certaine forme d'expérience. «Redevenu comme avant, [...] il [sait] maintenant comment on peut mourir, bêtement» et paraît bien déterminé à «maintenir ces 10,000 kilomètres d'eau de mer entre lui et sa vie antérieure.» ¹⁹ En retrouvant la forme et l'enthousiasme de ses jeunes années, Jacques adopte une nouvelle patrie sans voir «qu'une île c'est aussi une prison.» ²⁰ Ce coup de barre décisif l'éloigne pour de bon de sa trajectoire initiale; comme Alex, il nage dans l'euphorie tandis que la narratrice - serait-ce Marion? - commente durement l'échec de «ces Français vieillissants», dont le plaisancier fera bientôt partie, «qui ont

17. PDC, p. 307.

18. PDC, p. 307.

19. PDC, p. 315.

20. PDC, p. 310.

perdu non pas le goût, mais les moyens de s'en aller.»²¹
 Insouciant, il quitte la rade familière et se soustrait à
 une continuité sans surprise pour s'ancrer à un nouveau
 débarcadère dont il ignore encore le vice caché.

La voix de Marion et celle de l'auteure se conjuguent
 pour mettre l'heureux homme en garde contre les pièges de
 son paradis, contre ces femmes-déeses qui «ne vous ont
 jamais demandé quel métier vous faisiez avant, quels livres
 vous aimiez.»²² Perspicaces, elles dénoncent l'évasion trop
 facile et prévoient que «l'intelligence lui manquerait, même
 chez une femme, même à lui, un jour.»²³

Guidées par le même compas, elles poursuivent ensemble
 l'évaluation de leur position; en dépit de la «surface
 brillante» et de l'ambiance agréable, Tahiti représente à
 leurs yeux un temps subi sans ouverture à l'initiative per-
 sonnelle. La «dolce vita» dans ce lieu de délices incite à
 la langueur et à la démission alors que Marion éprouve le
 besoin irrépressible d'appriivoiser les jours et les saisons
 et de les occuper pleinement à la réalisation de ses projets
 les plus ambitieux.

21. Ibid.

22. PDC, p. 311.

23. PDC, p. 210.

Deux amis quittent leur navire échoué; Alex refuse désormais d'assumer le quotidien avec Iris et se ménage d'autres recours; Jacques ne peut endosser plus longtemps «un choix [...] fait à vingt ans» car «même les condamnés à perpétuité sont libérés au bout d'un certain nombre d'années». ²⁴ En optant pour la «fuite au paradis», ²⁵ ils échappent à leur responsabilité d'époux et de père pour se soumettre à la «fatalité», ils renoncent à une forme de continuité pour s'asservir à une autre. Fidèle à elle-même, Marion n'a pas à donner un tel coup de barre; attentive aux moindres fluctuations de sa vie avec Yves, elle a su garder la maîtrise du gouvernail tout au long de ces années pourtant ponctuées de bourrasques et de bancs de brume. Même l'intrusion de Yang n'a pas eu raison de sa voilure. Momentanément désespérée par les avaries de l'existence, elle navigue maintenant à bon port.

Alors que la «vocation tahitienne pour le bonheur» ²⁶ incite les autres personnages à un revirement inattendu, elle retrouve son mari en tête-à-tête; «pour la première fois depuis bien longtemps, le passé semblait relâcher son étreinte» et «pourtant, c'était plein de Yangs» ²⁷ à Tahiti. Comme la vue du mannequin sur la plage avait fait ressurgir l'image de

24. PDC, p. 314.

25. Ibid.

26. PDC, p. 306-307.

27. PDC, p. 315-316.

Paris, les séduisantes Polynésiennes ramènent parfois à l'esprit de Marion le souvenir tragique de la maîtresse d'Yves et sa mémoire opère alors de brusques retours en arrière. Toutefois, la douleur s'atténue, la blessure se cicatrise lentement. Les mauvais jours sont-ils conjurés?

Malgré l'ombre de Yang, les partenaires se sont imperceptiblement rapprochés et se sentent prêts à corriger l'itinéraire compromis par le passage en eaux troubles. À l'encontre de leurs amis, ils identifient les écueils sur lesquels ils ont déjà failli échouer; Yang est un de ces brisants à contourner pour aller de l'avant. «Timides comme pour une première déclaration d'amour»²⁸, ils se comprennent en quelques phrases. Marion amorce le virage et

«s'enhardit à demander:

– Les morts finissent par couler, non...

– Oui, mon chéri, dit Yves. Heureusement.

Elle ne savait pas quoi répondre quand Yves laissait échapper sa vérité.»²⁹

Fidèle à l'instant, en quelques secondes et en quelques mots apparemment désinvoltes, Yves signe le traité de paix avec sa femme: désormais la jeune morte n'empêchera plus les survivants d'espérer et de vivre leur amour. Mais pour que le

28. Fernande Gontier, Benoîte Groult, p. 68.

29. PDC, p. 317.

«dialogue - unique et irremplaçable des «vieux amis» qui se connaissent depuis longtemps et qui s'acceptent - reprenne enfin, il aura fallu que d'autres couples se défassent sous leurs yeux, qu'ils sortent de leur environnement quotidien et de leurs habitudes de vie et qu'ils remettent en perspective cette part d'eux-mêmes qu'ils doivent à l'autre, et le bien-être que seul l'autre apporte.»³⁰

L'époux dilettante s'interdit d'imiter Alex et Jacques car leurs exemples sont pernicioeux. Il a expérimenté le danger des départs précipités vers de nouveaux horizons, alors que l'équipage, mal amariné, demeure vulnérable aux tempêtes.

Enfin honnête avec lui-même, il assume sa part de responsabilité dans le drame: il s'était fait «à tort ou à raison une certaine idée» de sa femme. «Je n'aime pas me tromper», confesse-t-il, et «je n'ai aucune envie de commettre une deuxième erreur à ton sujet.»³¹ La distanciation lui révèle jusqu'à quel point sa perception de Marion était altérée par l'investissement total dans la fluidité de l'instant. La navigation à l'estime lui a fait faire fausse route une fois; peu désireux de renouveler la malheureuse expérience, il cherche maintenant des repères plus sûrs qui jalonneront la voie de l'avenir.

30. Fernande Gontier, op. cit., p. 68.

31. PDC, p. 319.

Marion jette aussi un regard en arrière et constate que dans une vie de couple «il y a de mauvais moments, forcément. Mais il en faut... enfin, on dit ça après.»³² Le coup de vent passé, elle mesure avec détachement l'ampleur de la vague qui aurait pu la submerger; en sécurité avec Yves, confiante en sa voilure qui a tenu le coup, elle fait le bilan des dommages et de l'expérience acquise une fois traversé le Cap Horn. Tous deux se redécouvrent en commentant l'orientation de Jacques et d'Alex:

«Ce serait idiot que tu sois le seul à ne pas profiter de cette île sous prétexte que tu y as emmené ta femme!

– Il ne te vient jamais à l'esprit que je n'en profite pas parce que je t'aime?

– Non, répondit spontanément Marion, je cherche toujours d'autres raisons.

Elle prit soudain conscience qu'effectivement elle n'avait jamais admis qu'Yves pût l'aimer suffisamment pour modifier sa conduite.»³³

L'amour d'Yves est donc assez fort pour l'inciter à s'engager librement envers sa femme sans avoir l'impression «d'être coincé, [...] surtout par un sentiment.»³⁴ Il a «peur d'avoir beaucoup changé».³⁵ À son tour, Marion tente de lui expliquer ses appréhensions tenaces. Leur franchise

32. Ibid.

33. PDC, p. 318.

34. PDC, p. 316.

35. PDC, p. 322.

mutuelle et la tolérance née de l'habitude de la vie à deux les inclinent à retoucher l'image qu'ils se sont faite l'un de l'autre en tenant compte des changements opérés par le temps; manoeuvre opportune que cette ré-évaluation du conjoint car

«on prend rarement le risque de remettre à jour la carte que l'on a établie de l'autre à l'âge des premières découvertes, quand on navigait à l'estime, prenant pour des continents des terres qui n'étaient que des îles... Mais on veut rester fidèle à cette carte sommaire et oublier que si tel cap s'appelle de Bonne Espérance, c'est que l'on a soi-même pris soin de le baptiser ainsi.»³⁶

Contrairement à ce que suggérerait la voix-auteure au début du roman, les deux personnages en sont venus à «retracer» leur carte après vingt ans de vie commune; le temps a érodé certaines pointes de leur «géographie» conjugale pour en former d'autres ailleurs. Ainsi, évanouies les illusions de la jeunesse, ils fixent de nouveaux points de repère pour guider une trajectoire modifiée par l'expérience et la maturité acquise. Les autres couples n'ont «pas su faire tomber le masque lentement adopté par chacun des époux»³⁷; si Yves et Marion survivent, s'ils «durent», c'est qu'ils ont senti l'urgence d'un carénage et «ils se retrouvent face à eux-mêmes et face à l'autre, à une autre étape de leur relation.»³⁸

36. PDC, p. 14.

37. Fernande Gontier, Benoîte Groult, p. 62.

38. Ibid., p. 74.

Une longue pratique de la navigation facilite un appareillage plus sûr pour des voyageurs amarinés l'un à l'autre. La tolérance et la compréhension rendront-elles possible et même agréable leur durée conjugale? «Au seuil de leur maturité, les choses prennent une couleur nouvelle, plus douce, plus solide, qui se prolonge plus avant dans la personnalité.»³⁹ En fait, Yves et Marion ont réussi à se dégager de «cette paresse qui vient à longtemps vivre ensemble»⁴⁰. Après avoir fait le point sur leurs positions respectives, «avec vingt ans d'écart, leur choix reste le même mais pour des raisons différentes.»⁴¹

«Au fil des kilomètres», en dépit des réserves de l'un et des appréhensions de l'autre, insensiblement, «une certaine douceur [s'est] frayé un chemin»⁴² entre eux. Ils commencent à accepter mutuellement leurs faiblesses et leurs forces avec l'indulgence des vieux amis; ils vivent

«ensemble, tous les deux, sachant très bien ce qu'ils aimaient en l'autre, sans toujours l'approuver, et ce qui les horrifierait jusqu'à la fin des temps. Mais jamais l'indifférence. Jamais non plus l'accord total qu'on n'entend plus à la longue tant il est parfait.»⁴³

Il faut vivre ces instants privilégiés dans une

39. *Ibid.*, p. 68.

40. PDC, p. 14.

41. Fernande Gontier, *op. cit.*, p. 68.

42. PDC, p. 16.

43. PDC, p. 316.

existence conjugale pour vérifier la profondeur des sentiments et la solidité du navire. Les deux époux sont désormais attentifs l'un à l'autre et règlent ensemble les voilures pour la dernière étape de leur aventure commune.

Contre toute apparence, malgré des écarts et des détours, Marion et Yves se sont rapprochés doucement et retrouvés; le temps les a fait progresser dans la même direction. Yves, qui n'aspirait auparavant qu'à goûter l'instant, ne s'était pas rendu compte «qu'en vivant un peu longuement avec la même femme, elle entre peu à peu dans [son] paysage le plus intime, dans [ses] fibres, dans [son] passé, et qu'elle devient ainsi inséparable»⁴⁴ de lui-même. À son insu, il a inséré une certaine forme de durée dans son existence; le fil de «Marion courait avant, pendant, après, volubilis interminable [qu'il] continuait à tricoter à sa vie.»⁴⁵ De son côté, après avoir passé le cap difficile des «quinze premières années sans [...] la sécurité de l'emploi»⁴⁶, elle connaît maintenant la fiabilité de son bateau. Remise des chocs douloureux du passé, elle conserve des années enfuies uniquement «ce qui sert à son progrès»⁴⁷ pour savourer enfin le présent, sans arrière-pensée.

44. Ibid.

45. PDC, p. 317.

46. PDC, p. 317.

47. Gaston Bachelard, L'intuition de l'instant, p. 94.

Dans la vie du personnage, comme à Tahiti, «la saison des pluies [est] bien finie maintenant».⁴⁸ Marion rentre au bercail: mission accomplie. Alors que l'île polynésienne est en train de mourir, la voyageuse a refait le plein d'énergie.

48. PDC, p. 322.

CHAPITRE IX

Jetée de l'ancre

Marion quitte Tahiti pour regagner la France. Cette phase finale d'un parcours initiatique, souvent ralenti par les coups de vent et le jusant qui la ramenaient sans cesse vers son passé, s'effectue en trois grandes manoeuvres inscrites en autant de temps distincts. La première opération, en effet, est détaillée au présent du cahier Gallia. Ultime étape commentée dans le journal intime, la distance Tahiti-San Francisco réserve encore des surprises.

Ayant fui le bateau pour adopter l'avion, Marion a «l'impression d'avoir quitté [son] couvent et d'être lâchée toute seule dans le siècle.»¹ La juxtaposition ingénieuse du temps et de l'espace dans un même mouvement laisse supposer qu'elle maîtrise maintenant «son» temps et peut se permettre de raviver certains souvenirs sans être envahie par le passé, considérer les perspectives d'avenir, ou simplement s'installer dans le présent pour le savourer au maximum. Loin de sa prison flottante, elle retrouve soudain une liberté d'action et une énergie créatrice à investir dans

1. PDC, p. 325.

le temps comme bon lui semble. Par contre, cette latitude nouvelle la porte à «[s'engloutir] avec une nostalgie anticipée dans cette eau unique»² de l'océan Pacifique. Le moment présent est déjà empreint du regret des bonheurs enfuis et, une fois encore, elle est tentée de se reporter au passé, alors que le terme «anticipée» renvoie inévitablement du présent au futur et suggère fortement l'impression tenace d'écartèlement dans le temps.

Marion se ressaisit très vite cependant et objective le souvenir séduisant de Tahiti; son séjour dans les îles lui a permis de régler des conflits avec elle-même et avec son mari mais le pays ne saurait être une garantie de bonheur à long terme. Elle poursuit donc vaillamment sa route. Sa rencontre inopinée avec un Américain à San Francisco lui montrera à quel point elle a changé, combien le long trajet de la vie et la croisière ont modifié sa perception du temps.

En voyant Bing, elle ne peut «que rendre son sourire à ce garçon-là», même si elle a «perdu la certitude de ses vingt ans.»³ Dans ce nouvel entourage, l'âge n'est plus un handicap comme à Tahiti. Elle se laisse d'ailleurs apprivoiser très vite par l'inconnu: peut-être voit-elle «arriver l'heure des moindres chances et des «plus jamais». Pourquoi

2. Ibid.

3. PDC, p. 329.

rater «les dernières moissons d'aventures»?⁴ Chose certaine, de sécurisante qu'elle était, la durée ou la fidélité à ses racines devient tout à coup plus engageante, au point de lui donner soudain envie d'être une Canaque sans attache avec aucune civilisation. Elle éprouve déjà le besoin de se dépayser, d'oublier momentanément son âge et son expérience pour se faire plaisir. L'aventure avec l'Américain, miroir aux alouettes des liaisons sans lendemain qui a trompé Jacques et Alex, est auréolée du prestige de l'immédiateté. Subitement avide de saisir l'instant qui passe, Marion succombe à la tentation de trahir ses «dix siècles d'histoire» et ses «dix années de plus»⁵ pour goûter, dans toute son intensité, le moment présent. Elle rejoint ainsi son mari et, à son intention, commente sa propre audace dans le cahier Gallia: «Je vais faire l'amour comme une Tahitienne, tu vois, c'est contagieux; ou plus simplement comme un homme. J'ai fait des progrès, tu ne trouves pas? Je commence à savoir vivre.»⁶

Savoir vivre, dans ce contexte, c'est surtout savoir tirer profit du temps et s'adapter à toutes ses composantes. Coupée de ses racines, «à 10,000 km de Paris», la «bonne distance»⁷, Marion réussit, comme dans tous ses voyages, à

4. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, Femmes à 50 ans, p. 102.

5. PDC, p. 331.

6. Ibid.

7. Ibid.

devenir «une autre [personne]»⁸ et se détache de la chaîne présent-passé-futur pour exploiter l'instant, «ignorant comment les choses se termineront». L'épisode de l'Américain qu'elle raconte dans son journal est choisi «pour sa valeur significative propre, plus que pour son importance dans la série des événements, importance [qu'elle] n'est pas [...] en état de déterminer.»⁹ Par réflexe, réticente à admettre qu'elle vient d'isoler un instant privilégié, elle qualifie l'aventure de «petite durée».

Malgré ce léger écart dans la trajectoire conjugale, elle continue à exercer un certain discernement sur la qualité du temps: ainsi, l'instant passé avec Bing n'a rien à voir avec la durée vécue auprès d'Yves. La rencontre, si brève soit-elle, lui fait réaliser qu'il est possible de juxtaposer ces deux composantes dans une même temporalité.

La voyageuse accorde peu de valeur, en définitive, à cette escale imprévue. «Dans deux mois, j'aurai oublié»¹⁰ écrit-elle sans remords. Affranchie de l'emprise de ses souvenirs, elle établit ses priorités à la mesure des expériences nouvelles qu'elle vit et va vivre: «maintenant quand on me parlera de cette ville, ce n'est plus à Jeannette

8. PDC, p. 128.

9. Jean Pouillon, Temps et roman, p. 61.

10. PDC, p. 331.

Mac Donald que je penserai d'abord». ¹¹ Le temps, ou plutôt l'individu qui avance sur la ligne du temps, efface des souvenirs et en crée de nouveaux au fil des événements, tels le flux et le reflux de la marée qui font disparaître rapidement les traces du promeneur sur la plage.

Après l'escale à San Francisco où Marion a vécu l'instant pour la première fois, s'amorce la manoeuvre la plus délicate de l'accostage. En foulant le sol français, elle doit mouiller à nouveau dans ce port qu'elle a eu tant de peine à quitter et reprendre contact avec la réalité de son pays. Ce deuxième temps se lit dans un récit désormais écrit au présent, comme les dernières pages du cahier Gallia:

«Le soleil commence à apparaître à travers la brume, couleur de bonbon à l'anis fondu, tandis que Marion ouvre la porte. [...] Le facteur apporte une lettre des filles [...] Et Eddie bat de l'aile depuis mon retour. On sera comme autrefois, mes chéries, du temps où vous étiez mes deux petites femmes». ¹²

Ce glissement à un futur relié au passé souligne la nouvelle orientation du discours romanesque; l'auteur s'efface devant la femme, l'épouse, la mère qui reprend possession de son territoire.

Élément par élément, se reconstitue le tableau de Kerviniec sur lequel s'est ouvert le roman. Avec le recul

11. PDC, p. 332.

12. PDC, p. 339, 341.

des mois de croisière, l'inconfort du train Paris-Quimper apparaît paradoxalement comme un cadeau de bienvenue car Marion «a retrouvé le prix des choses et cela donne à nouveau du prix»¹³ à ces choses pourtant familières. Le village breton demeure à la source de ses allégeances et, au retour, elle reconnaît avec joie «chaque virage» de la route: «la maison de Josèphe, le petit bois de pins, la ferme en contrebas, l'ornière pleine d'eau qui vous éclabousse toujours au passage... et la chaumière enfin, bien carrée au bord du chemin.»¹⁴

Yves étant absent, Marion prend le temps de se réinstaller peu à peu dans son âme de chaumière. Doucement, elle s'acclimate à la vie sédentaire et amorce «les cérémonies rituelles de remise en marche.»¹⁵ Le caractère quasi sacré des étapes à suivre évoque la solidité des racines qui la rattachent à son coin de terre. La réadaptation se fait sans mal; les gestes coutumiers, gravés dans son coeur et dans son corps, ne sont pas oubliés, même après six mois de croisière, tout comme les mains des paysans bretons, même au repos, conservent «en creux la forme du manche [des] outils.»¹⁶

Créac'h habite maintenant chez sa fille, confirmant

13. PDC, p. 336.

14. PDC, p. 338-339.

15. PDC, p. 339.

16. PDC, p. 335.

ainsi les appréhensions de la voyageuse avant son départ. «C'est la fin pour lui»¹⁷, car le vieux marin, déraciné, loin de la mer, ne pourra pas s'adapter à l'exil. Il va mourir faute de pouvoir observer les rites lents et saccadés de son quotidien. Le chien rose est toutefois au rendez-vous, impatient de reprendre ses habitudes de «roquet abusif».¹⁸ Et la lettre annonçant l'arrivée des filles achève de recréer l'ambiance qui prévalait avant l'appareillage.

Les choses n'ont pas changé: elle seule a été modifiée par le temps vécu sur mer. Ce n'est pas exactement la même femme qui se soumet avec tant de plaisir aux rites de Kerviniec; elle regarde les mêmes choses, les mêmes gens, avec des yeux neufs. Le temps circulaire et souvent clos des gestes habituels quotidiennement répétés s'ouvre soudain et offre des perspectives de bonheur profond car «c'est seulement par l'approfondissement qu'on peut surmonter l'accoutumance et la monotonie.»¹⁹

Ainsi, avec ses amis, elle tient à échanger les propos traditionnels des retrouvailles qui la réinsèrent davantage dans son monde:

17. PDC, p. 337.

18. PDC, p. 21.

19. Jean Pucelle, Le temps, p. 99.

«- C'est le facteur! dit soudain le facteur [...] Alors? On est revenu au pays?

- Eh oui, on est revenu au pays.

- Vous n'avez pas amené le beau temps avec vous!

- Qu'est-ce que vous voulez ... faut espérer que demain ...

Il faut dire ces choses-là. Il faut qu'elles aient été dites, comme ça. Après on peut causer.»²⁰

Marion sait ce qu'il faut dire et faire car elle a l'habitude du pays. Avec l'expérience, «l'imprévu est moins imprévisible»²¹; cet atout lui permet de penser au futur et de décrire exactement ce qui va se passer au retour de ses filles:

«Demain nous tremperons de grosses tartines dans nos bols; Minik aura les yeux gonflés et Pauline un déshabillé ridicule pour une chaumière. [...] Et nous ne nous déciderons pas à aller nous habiller, comme autrefois, quand Yves nous retrouvait en robes de chambre à midi, et nous nous imaginerons pendant quelques brefs instants que nous sommes faites pour vivre ensemble toutes les trois, sans homme.»²²

L'effet de surprise est un peu émoussé, il est vrai, car «l'expérience, c'est l'étonnement qui se raréfie»²³, mais l'héroïne trouve un plaisir tout particulier à planifier d'une certaine façon les moments à venir tout comme elle s'enorgueillit, en Bretagne, de prévoir le temps qu'il fera en

20. PDC, p. 341.

21. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, Femmes à 50 ans, p. 229.

22. PDC, p. 345-346.

23. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, op. cit., p. 116.

interprétant les signes de la nature.

Est-ce là une attitude singulière, l'effet d'une intuition plus aiguë? «Pour nous, [les femmes dans la cinquantaine], le futur n'est pas illimité, nous mesurons avec réalisme les confins de notre avenir et pouvons faire des hypothèses sérieuses sur ce qu'il peut nous ôter ou nous offrir.»²⁴ Pour l'instant, Marion préfère goûter les plaisirs pressentis dans l'immédiat, en l'occurrence l'émouvant retour des filles, plutôt que de s'attarder aux restrictions que ce même futur s'apprête à lui imposer graduellement.

Grâce à Pauline et à Dominique, Marion a l'impression de pondérer le pouvoir du temps et de raffermir sa position; ses filles forment un «bloc de jeunesse bien compact» et c'est «avec lui [qu'elle fait] le poids, que s'équilibrent sans douleur [son] manque d'avenir et leur manque de passé.»²⁵ Intimement associée au destin de sa lignée, elle éprouve «le sentiment très hindou de la fusion dans l'espèce.» «Toutes nous sortons les unes des autres», pense-t-elle, «et ton enfant aussi, Minik, va sortir de moi. [...] L'une par l'autre, incessamment, nous faisons le monde» car «en voyant sa propre fille enceinte, on redevient sa propre mère.»²⁶ L'alliance mère-fille dépasse de beaucoup la simple entente

24. *Ibid.*, p. 229.

25. PDC, p. 344.

26. PDC, p. 342-343.

naturelle; elle devient un emboîtement éternel qui permet aux femmes de prendre la relève les unes des autres, et de maîtriser les assauts du temps.

L'emprise maternelle, parfois aliénante ou sclérosante, s'ouvre plutôt à la solidarité et forme les maillons d'une chaîne au prolongement imprévisible, promesse d'une continuité renouvelée; Marion, à 45 ans, fait partie de ces indispensables «adultes-charnières sur lesquels comptent souvent la génération qui [...] précède et les deux qui [...] suivent.»²⁷ Pour elle, le rôle maternel perd dès lors son aspect décevant et paralysant pour devenir un symbole de force et de contrôle sur le temps. Elle a dépassé l'étape de l'amour possessif et accueille maintenant ses filles comme des amies et non plus comme des êtres fragiles à maintenir sous constante protection.

Il en va un peu de même avec ses autres relations car «le second âge de l'amitié se situe [...] au seuil de l'âge mûr»²⁸; forte d'une expérience de vie qui lui a montré les dangers de l'amour-passion et, par ailleurs, la nécessité des amitiés solides, elle redécouvre «les amis [qu'elle avait] un peu négligés depuis tant d'années.»²⁹ Le bateau est revenu

27. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, op. cit., p. 77.

28. PDC, p. 166.

29. Ibid.

au port après un tour du monde: elle apprend à re-connaître des personnes perdues de vue depuis longtemps, ceux et celles qui ont changé au fil des multiples et bouleversantes tempêtes de l'existence et qui sentent le besoin de renouer des amitiés ouvertes sur les possibilités de réalisation du nouvel âge qu'ils s'apprêtent à aborder.

De retour à Kerviniec, après une longue absence, Marion s'aperçoit que sa chaumière, tout comme ses amis, lui tient à coeur; elle recèle des souvenirs inoubliables et fait partie intégrante de son existence. Tout être a besoin «d'une odeur familière, d'un refuge secret,» comme elle a besoin de cette maison modeste et profonde où elle peut «inscrire [ses] traces.»³⁰ La croisière lui a alloué le temps et la distance nécessaires pour tourner la page sur son drame personnel. Kerviniec lui sert désormais d'ancrage pour amorcer les projets du présent et de l'avenir.

Dans ce coin de pays, il est plus facile de mesurer l'ampleur de son évolution: «À vingt ans, elle se moquait bien des jardins»³¹ mais elle comprend et parle à présent le «langage d'heureux», et savoure le «bonheur profond et lent»³² des allées de terre. La jeunesse impétueuse et pressée n'a

30. PDC, p. 345.

31. PDC, p. 11.

32. PDC, p. 345.

pas le temps d'attendre que germent les graines jetées en terre tandis que les aînés jardinent pour le plaisir des gestes eux-mêmes :

«ce n'est pas pour le but qu'on fait quelque chose, le bonheur est dans la chose qu'on fait. [...] le plaisir du jardinage ce n'est pas seulement parce qu'on aura de belles fleurs l'année suivante, c'est parce que le plaisir de toucher de la terre, de mettre des oignons en terre est déjà quelque chose en soi et un plaisir sensuel. [...] le plaisir est dans la chose qu'on fait, [...] pas forcément dans le but qu'on recherche.»³³

Le message de la nature a été pleinement assimilé : l'avenir ne s'ouvre pas indéfiniment aux gens de son âge ; il lui faut donc veiller à approfondir le présent et à l'enrichir, car de lui dépend sa sérénité et la qualité de son accomplissement.

Marion envisage maintenant sans appréhension un avenir au pluriel, consciente des effets d'érosion du temps qui lui a permis de se tailler, avec son mari, une place à leurs mesures à Kerviniec, «à coups de serpe, à frottements doux, à force de vivre ensemble».³⁴ Tous les deux transformés par la vie, ils sont devenus indispensables l'un à l'autre et ont opéré une sorte de jonction dans leur temporalité : maintenant, Yves est «salement coincé»³⁵, engagé dans une durée à

33. Voir appendice C : entrevue avec Benoîte Groult.

34. PDC, p. 347.

35. Ibid.

laquelle il ne peut se soustraire avec la légèreté d'antan, alors qu'elle a intégré l'instant comme composante du temps et parvient à s'y ajuster pour le mieux.

S'effectue alors la toute dernière manoeuvre de l'accostage. Les personnages semblent perdre leur identité propre: le tour du monde est terminé et l'oeuvre du temps s'avère bénéfique. L'auteure peut commenter leur quotidien au présent avec quelques échappées sur un futur sans frontière:

«La femme étale une toile bleue sur le pont du bord [...] et fait un signe à l'homme. Ils ne parlent pas. Pour quoi faire? Ils connaissent chaque geste à exécuter, chacun sait ce que fait l'autre à tout moment et ils savent qu'ils sont heureux.»³⁶

Les années vécues ensemble permettent de communiquer non plus par des paroles mais par des sentiments. «Il faut beaucoup d'expérience pour goûter le quotidien»³⁷, constatent-ils. En effet, avec l'âge on découvre le bonheur qui se dégage des choses simples et des gestes mille fois refaits; «répéter c'est faire de mieux en mieux. Inverse de la réminiscence, [la répétition est] tournée non vers le passé mais vers l'avenir»³⁸: encore faut-il éviter de glisser dans cette routine sécurisante sans réagir. Vigilants, Yves et Marion resteront attentifs aux nouvelles découvertes.

36. PDC, p. 351.

37. Jean Guilton, Justification du temps, p. 3.

38. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome I, p. 116.

Ensemble, ils feront «l'expérience intime du mouvement par lequel tous les êtres accomplissent indéfiniment leur devenir. Le temps ainsi vécu n'est pas un temps révolu, mais un temps qui se fait et qui jamais ne s'achève.»³⁹

Perpétuel et passionnant recommencement, le temps exige de l'être qu'il habite pleinement chaque moment de son existence. La maturité permet de «prévoir, de saisir, d'éprouver avec une acuité de plus en plus fine l'instant vécu dans toutes ses dimensions»⁴⁰. L'âge auquel accèdent Yves et Marion propose cependant un curieux mélange de moments distincts et de durée: le quotidien les rattache en effet à des gestes rituels et sans surprise mais leur désir de vivre plus et mieux les entraîne vers de nouvelles évolutions, des changements de cap imprévus. À l'encontre des Bretonnes qui abdiquent devant le futur -«à quoi bon changer quand on est pour mourir?»⁴¹ - le couple ne craint pas les remises en question ni les modifications du tracé; tous deux savent que ces coups de barre de l'existence les empêchent de s'enliser une autre fois dans l'eau marécageuse dont ils viennent de se sortir avec peine.

L'aventure se poursuit, plus captivante, car le défi à relever requiert un effort soutenu: «l'avenir n'est pas une

39. Ibid., p. 40.

40. Michèle Thiriet et Suzanne Képès, op. cit., p. 230.

41. PDC, p. 334.

simple prolongation du passé à travers le présent; c'est une nouvelle façon de durer, un temps qui recommence à neuf.»⁴² Effectivement, «demain matin, ensemble, ils recommenceront»⁴³, tendus vers l'avenir qui «présente toujours une exigence d'action ou demeure rêve» alors que leur «passé s'offre volontiers à une contemplation toute pure.»⁴⁴ Dédaignant le rôle de spectateurs, Yves et Marion tiennent à créer l'oeuvre de leur propre vie; ils s'apprêtent à préparer ensemble et à réaliser les itinéraires de leurs prochains voyages sur un bateau qui tiendra bien la mer mais qui, pour l'heure, mouille sagement au port.

42. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome IV, p. 309.

43. PDC, p. 356.

44. Pierre Burgelin, L'homme et le temps, p. 53.

CONCLUSION

La vie humaine s'inscrit dans une durée pendant laquelle chacun se découvre, apprend à apprendre et tente de développer «une technique pour être heureux».¹ Rien n'est acquis dans une telle démarche vers la définition de soi-même; souvent l'attraction du passé ramène le voyageur à son point de départ, à moins qu'un élan incontrôlable ne le projette vers l'avenir, le rendant absent à son propre présent.

Tout au long de l'odyssée, Benoîte Groult a ajouté des épigraphes à quelques chapitres pour orienter le lecteur dans les méandres de l'exploration intérieure d'une conscience tour à tour sollicitée par la continuité plus sécurisante et par le plaisir inespéré que réservent certains épisodes de l'existence. À l'appareillage, notamment, intervient la réflexion d'Ionesco:

«Et tout à coup cette joie dont je ne peux rien dire sinon qu'elle est insensée, mais il faut l'accepter comme insensée, admettre que tout bonheur est insensé mais le vivre intensément.»²

Marion est tentée de se laisser aller à la douceur du moment; mais transparaissent bientôt, profondément ancrées,

1. PDC, p. 202.

2. PDC, p. 9.

la réticence à se réjouir de la croisière proposée, la résistance à s'arrêter au présent, à faire abstraction d'un passé révolu et de craintes indéfinissables devant l'avenir: elle ne parvient pas à assumer «la conscience présente d'un moi situé exclusivement dans le moment présent.»³ Incapable encore d'extraire le moment de la durée pour le goûter pleinement, elle se dérobe à la joie de l'instant.

Il lui importe dès lors de circonscrire sa temporalité, d'examiner comment elle vit le temps; le repérage des amers devient une auto-évaluation de ses ressources et de ses faiblesses. Elle doit ensuite faire le point et composer avec ces éléments sans complaisances pour elle-même. Peut-être Julien Gracq s'est-il déjà heurté aux mêmes écueils pour écrire ainsi: «Que j'aimerais qu'on s'accepte tel qu'on est, qu'on serve les fatalités de sa nature avec intelligence: il n'y a pas d'autre génie.»⁴ La pleine connaissance et acceptation de soi et de l'autre requièrent une lucidité, une honnêteté dont Marion est heureusement pourvue. À l'heure des remises en question, elle rêve de renouer avec un passé heureux et serein parce qu'elle appréhende l'avenir mais elle observe, avec un pincement au coeur, «ce point fixe derrière soi [...] pour lequel on a de la nostalgie tout

3. Georges Poulet, Entre moi et moi, p. 14.

4. PDC, p. 55.

en n'ayant pas envie de s'y amarrer de nouveau.»⁵

Ainsi, malgré les risques inhérents à l'opération changement, elle sait qu'il lui faudra se libérer du poids de souvenirs envahissants comme d'un lest indésirable qui freine son élan; à maintes reprises, elle subira «l'intrusion d'un passé [...] dans un présent qui cherche désespérément à s'en rendre indépendant.»⁶ Elle tente alors d'objectiver la mémoire de ses belles années, d'en préserver la meilleure part comme un atout précieux, un stimulant ou un réconfort pour aller de l'avant. Ce nouvel état de conscience exige des efforts d'adaptation comparables à ceux auxquels s'astreignent tous les passagers lors de l'amarrage; dans les deux cas, le quotidien est bouleversé et les priorités se modifient sensiblement.

Afin d'illustrer le désarroi qui marque cette situation d'évolution, l'auteure recourt une seconde fois à Ionesco: «Tiens, voilà ton café: c'est du thé.»⁷ L'apparente légèreté de la citation dissimule subtilement les renoncements auxquels sont acculés les adultes au seuil de la maturité. Les illusions de la jeunesse persistent trop longtemps en effet chez certaines gens qui croient pouvoir se désaltérer indéfiniment aux mêmes sources; il faut beaucoup de courage

5. Benoîte Groult, dans une entrevue avec Catherine Schapira, «Découverte d'un nouveau continent», in L'Avant-scène cinéma, no 224, 1979, p. 4-5.

6. Georges Poulet, Études sur le temps humain. Tome I, p. 150.

7. PDC, p. 95.

pour admettre que, dans leur personnalité, la lente infusion de l'observation et de l'expérience produit des effets plus salutaires que la potion stimulante du désir éphémère et de la passion. Pour que l'être arrive à accepter ce qu'il devient, il doit assumer les transformations imposées par le temps; invité à jeter un oeil différent sur lui-même, il est aussi appelé à découvrir les vertus cachées d'un autre âge, à estimer à leur juste valeur les promesses d'avenir qu'il recèle.

Ainsi, au fil de la croisière et de sa vie, Marion arrive à faire «la part des choses», à identifier les avantages et les inconvénients propres à chaque étape de la vie; encline à ressasser ses souvenirs, elle ne veut pas sombrer comme Iris, accablée par le regret des années enfuies. De plus en plus sollicitée par le présent et mue par un désir grandissant de s'accomplir, elle décèle petit à petit les immenses possibilités de l'âge mûr. Pourquoi ne souscrirait-elle pas aux propos optimistes et empreints d'humour de Jules Renard? «Tout est beau. Il faut parler d'un cochon comme d'une fleur.»⁸ Chaque période de l'existence apporte richesses et désillusions; à la fleur de l'âge succède une autre phase aussi intéressante et néanmoins redoutée. La société voue un culte à la jeunesse, exalte sa beauté, son

8. PDC, p. 333.

ardeur et désavantage nettement les adultes parvenus à la pleine maturité, les femmes surtout, plus marquées par l'épreuve des ans mais fortes de leur expérience et d'une paix intérieure que les heurts de la vie ne peuvent plus altérer.

La réalisation de soi, fruit d'une appropriation et d'une maîtrise efficaces du temps, atténue les effets réducteurs de l'âge. Celui qui investit dans une redécouverte du monde ne peut se sentir dépossédé par le temps; sensible au renouveau qui s'opère dans la nature et réceptif aux changements survenus en lui au cours des ans, il sait tirer profit de chaque heure de son existence.

La réflexion de Jules Renard introduit le chapitre du retour de Marion au bercail et indique qu'elle a enfin accepté les limites et réalisé les avantages de la maturité, après une longue croisière intérieure poursuivie malgré les coups de vent et les risques d'échouement. L'accostage, étape ultime de la quête de sens, est amorcé. La question fondamentale se pose alors avec acuité:

«À quoi te sert, Socrate, d'apprendre à jouer de la lyre puisque tu vas mourir?

— À jouer de la lyre avant de mourir.»⁹

9. PDC, p. 349.

Pour l'être désireux d'habiter le temps qui lui est dévolu, il reste toujours, quel que soit son âge, des bonheurs à découvrir, des joies à savourer. Aussi Marion décide-t-elle, à quarante-cinq ans, de modifier son cap et de réussir une évolution majeure: après avoir pris conscience de sa façon de vivre le temps, elle parvient à y intégrer l'instant, une composante jusqu'alors absente, pendant que son mari tente de réaliser la convergence des instants épars et reconnaît le besoin de la continuité dans une durée.

Partis à l'aventure presque en étrangers, les conjoints jettent l'ancre ensemble; le résultat positif de leur croisière s'explique par une impulsion qui appelle un nouveau départ au sens privilégié par Georges Poulet. L'heureux dénouement qui clôt cette quête du temps laisse présager une existence renouvelée; après un long cheminement, Yves et Marion rentrent au bercail, changés par la conscience actuelle qu'ils ont d'eux-mêmes et de l'autre, prêts à vivre à deux dans le partage, la complicité et la solidarité.

Guidée par ses propres amers, Marion arrive à bon port avec un mari qui lui doit d'avoir vu plus loin et d'avoir repéré, au large, des terres nouvelles et sans mirages...

Benoîte Groult avouait, il y a quelques années, qu'elle rêvait d'écrire «un livre sur les gaietés de la cinquantaine, sur quelque chose qui nous débarrasse de cette tristesse de la femme vieillissante.»¹⁰ Déjà, dans La part des choses paru en 1972, elle réussissait, grâce à sa connaissance de la psychologie féminine et à son talent incontestable d'écrivain, à cerner le problème de la femme dans la quarantaine dont le mari cherche de nouvelles conquêtes alors que, les enfants ayant quitté le foyer, elle ne sait plus quelle orientation donner à sa vie.

En montrant comment Marion s'est éveillée à elle-même, comment elle a pris conscience de ses racines profondes, du rôle qu'elle peut encore jouer, du pouvoir qu'elle garde sur le temps et sur l'organisation de sa propre vie, elle provoque une réflexion salutaire. Même à cinquante ans, la femme n'a pas fini d'investir son capital-bonheur; il lui faut miser sur les années qui viennent pour profiter de l'acquis et combler les aspirations auxquelles elle n'a jamais renoncé.

Par sa foi dans les innombrables possibilités de cette autre étape de la vie, la romancière française a ouvert à ses consœurs des avenues et des avenir, des voies ensoleillées à explorer qui ne se refermeront pas devant elles

10. Fernande Gontier, Benoîte Groult, p. 212.

comme ces trois eschscholtzias à l'heure du crépuscule, dans un décor prêt «à basculer dans la nuit en un instant jamais saisi.»¹¹ Après avoir fait la part des choses, elles réaliseront peut-être que les pays de rêve, la Nouvelle-Calédonie, l'île des Pins et Tahiti sont à portée de vue, accessibles, et qu'elles peuvent y aborder en toute confiance pour se tailler enfin une place à leur mesure.

11. PDC, p. 10.

BIBLIOGRAPHIE

I - OEUVRES DE BENOÎTE GROULT

La part des choses. Roman, Paris, Grasset, 1972, 356p.

Ainsi soit-elle, Paris, Grasset, 1975, 219p.

Le féminisme au masculin, Paris, Denoël, 1977, 195p.

La moitié de la terre, Paris, Alain Moreau, 1981, 219p.
(Coll. «Presse-poche»).

Les trois quarts du temps. Roman, Paris, Grasset, 1983,
383p.

En collaboration avec Flora Groult:

Journal à quatre mains. Roman, Paris, Denoël, 1963, 443p.

Le féminin pluriel. Roman, Paris, Denoël, 1965, 308p.

Il était deux fois. Roman, Paris, Denoël, 1976, [c1968],
383p.

Histoire de Fidèle, Paris, Éditions des Femmes, 1976, 28p.
(Coll. «Du côté des petites filles»).

En collaboration avec Flora Groult, Paul Guimard, Blandine
et Lison De Caunes, Bernard Ledwidge:

Des nouvelles de la famille, Paris, Éditions Mazarine, 1980,
343p.

II - OUVRAGE SUR BENOÎTE GROULT

GONTIER, Fernande, Benoîte Groult, Paris, Éditions Klincksieck, 1978, 233p.

III - ARTICLES SUR BENOÎTE GROULT

LALOU, Étienne, «Trois couples dans un bateau», in L'Express, no 1083, 10-16 avril 1972, p. 68-69.

SCHAPIRA, Catherine, «Découverte d'un nouveau continent», in L'Avant-scène cinéma, no 224, 1979, p. 4-5.

IV - OUVRAGES GÉNÉRAUX

BACHELARD, Gaston, La dialectique de la durée, Paris, P.U.F., 1963, XI, 150p.

BACHELARD, Gaston, L'intuition de l'instant. Suivi de Introduction à la poétique de Gaston Bachelard par Jean Lescure, Paris, Gonthier, 1966, [cl932], 52p. (Coll. «Médiations», no 43).

BEAUVOIR, Simone de, Le deuxième sexe. Tome II. L'Expérience vécue, Paris, Gallimard, 1971, 512p. (Coll. «Idées», no 153).

BERGER, Gaston, Phénoménologie du temps et prospective. Avant-propos par Edouard Morot-Sir, Paris, P.U.F., 1964, 278p.

BERGSON, Henri-L., Mémoire et vie. Textes choisis par Gilles Deleuze, 4e éd., Paris, P.U.F., 1975, 157p.

BURGELIN, Pierre, L'homme et le temps, Paris, Aubier, Éditions Montaigne, 1945, 164p.

BUTOR, Michel, Essais sur le roman, Paris, Éditions Gallimard, 1969, 184p. (Coll. «Idées», no 188).

CHAMPIGNY, Robert, Le genre romanesque. Essai, Monte-Carlo, Regain, 1963, 189p.

Les chemins actuels de la critique. Textes publiés sous la direction de Georges Poulet, Paris, Union générale d'éditions, 1968, 309p.

CORMEAU, Nelly, Physiologie du roman, Paris, Nizet, 1966, 220p.

ELIADE, Mircea, Le mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétition, Nouv. éd. rev. et augm., Paris, Gallimard, 1969, 187p. (Coll. «Idées», no 191).

Entretiens sur le temps. Sous la direction de Jeanne Hersch et René Poirier, Paris, Mouton, 1967, 351p.

GAGNON, Jean-Claude, Le roman sous forme de mémoires et le problème de la connaissance de soi dans le Paysan parvenu de Marivaux, Thèse présentée à l'École des gradués de l'Université Laval pour l'obtention de la maîtrise ès arts, Québec, 1972, 104p.

GREISS, Roger, Le temps dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais. Thèse présentée à l'Université du Québec en vue de l'obtention de la maîtrise ès arts (lettres), Trois-Rivières, Université du Québec, 1973, 128p.

GRIMALDI, Nicolas, Le désir et le temps, Paris, P.U.F., 1971, 507p. (Coll. «Bibliothèque de philosophie contemporaine»).

GUITTON, Jean, Justification du temps, Nouv. éd., Paris, P.U.F., 1961, 123p. (Coll. «Initiation philosophique», no 49).

HÉBERT, Pierre, Le temps et la forme. Essai de modèle et lecture de trois récits québécois: L'appel de la race, Poussière sur la ville, Quelqu'un pour m'écouter, Sherbrooke, Naaman, 1983, 110p.

LAERE, François Van, Une lecture du temps dans la Nouvelle Héloïse, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1968, 230p.

MINKOWSKI, Eugène, Le temps vécu. Études phénoménologiques et psychopathologiques, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1968, 401p.

POUILLON, Jean, Temps et roman, 7e éd., Paris, Gallimard, 1946, 280p.

POULET, Georges, Études sur le temps humain. Tome I, Paris, Plon, 1952, 438p.

- POULET, Georges, Études sur le temps humain. Tome II. La distance intérieure, Paris, Plon, 1952, 355p.
- POULET, Georges, L'espace proustien. Essai, Paris, Gallimard, 1963, 183p.
- POULET, Georges, Études sur le temps humain. Tome III. Le point de départ, Paris, Éditions Du Rocher, 1964, 236p.
- POULET, Georges, Études sur le temps humain. Tome IV. Mesure de l'instant, Paris, Plon, 1968, 377p.
- POULET, Georges, La conscience critique, Paris, José Corti, 1971, 314p.
- POULET, Georges, Entre moi et moi. Essais critiques sur la conscience de soi, Paris, José Corti, 1977, 277p.
- PUCELLE, Jean, Le temps, 2e éd., Paris, P.U.F., 1962, 107p. (Coll. «Initiation philosophique», no 16).
- THIRIET, Michèle et Suzanne Képès, Femmes à 50 ans, Paris, Éditions du Seuil, 1981, 250p.

V - ARTICLES GÉNÉRAUX

- BERTRAND, Pierre, «L'oubli de Proust», in Critère, nos 6-7, septembre 1972, p. 334-337.
- CHOQUETTE, Sylvie, «L'archétype du temps circulaire chez Ernest Hemingway et Jacques Poulin», in Études littéraires, vol. 8, no 1, avril 1975, p. 43-45.
- LAURICHESSE, Jean-Yves, «Les errants de Jean Giono. Étude de la relation entre le personnage de roman et le mode de narration», in L'information littéraire, mars-avril 1983, no 2, p. 63-65.
- MANSUY, Michel, «Georges Poulet. Études sur le temps humain III», in Études françaises, vol. 1, no 3, octobre 1965, p. 119-125.
- MOREAU, Pierre, «Le moi et le sentiment de l'existence dans la littérature française contemporaine», in Archives des lettres modernes, no 147, octobre 1973, 66p.

APPENDICE A

Glossaire des termes de marine

Abattée ou abatée: mouvement de rotation que les vents ou le courant impriment à un navire; mouvement d'un navire tournant autour de son axe.

Abordage: approche du rivage; manière d'amorcer ou de franchir un passage délicat.

Accalmie: relâche passagère dans la violence du vent.

Accostage: manoeuvre effectuée dans le but de se ranger à côté d'un quai ou d'un autre bateau.

Achèvement: période au cours de laquelle se poursuivent et se terminent le montage et la mise au point des installations d'un navire qui, à sa sortie du bassin de construction ou à la suite de son lancement, a été mis à flot.

Alidade: instrument de visée qui permet de déterminer une direction.

Amarinage: action d'amariner, i.e. d'accoutumer à la mer de nouveaux embarqués.

Amarre: cordage ou chaîne utilisés pour maintenir un bateau en place.

Amer: tout objet fixe, très visible, situé sur une côte ou en mer et pouvant servir de repère au navigateur. Il peut être naturel: maison isolée, rocher remarquable; ou construit spécialement à l'usage des navigateurs: phare, balise.

Appareillage: ensemble des manoeuvres de départ.

Auloffée ou aulofée: mouvement du bateau qui revient de l'abattée à la ligne du vent.

Balise: marque apparente et visible à de grandes distances destinée à signaler un danger ou à délimiter un chenal.

Barre: instrument de commande du gouvernail manié par le barreur.

Bouée: marque flottante de balisage.

Brisant: rocher ou écueil à fleur d'eau contre lequel rejaillit la mer.

Calfatage: action de calfater un navire, i.e. garnir d'étoupe goudronnée les joints et interstices des bordages, de la coque, pour les rendre étanches.

Cap: pointe de terre qui se prolonge dans la mer; direction que prend un bateau selon un axe déterminé.

Carénage: nettoyage, peinture, visite et révision complète des oeuvres vives d'un navire.

Chaîne: assemblage de mailles métalliques dont les bateaux se servent pour mouiller l'ancre.

Coup de barre: mouvement brusque et accentué.

Coup de vent: terme de météorologie employé pour caractériser des vents très forts.

Couple: membrures des deux bords, symétriques, formant l'ossature du bateau.

Dérive: écart du bateau porté par les vents ou le courant dans une direction autre que celle déjà déterminée sans qu'on intervienne pour rectifier.

Échouement: échouage involontaire, par opposition à échouage qui signifie la mise au sec d'un bateau mouillé volontairement sur un fond qui découvre à marée basse.

Écope: petite pelle qui sert à écoper, i.e. à vider l'eau d'une embarcation.

Écoute: manoeuvre courante servant à régler les voiles.

Embardée: mouvement brusque d'un bateau en marche subitement détourné de sa route pour une raison quelconque:

- inattention du barreur, brusque rafale, saute de vent.
- Embarquement: montée à bord du matériel ou des personnes, inscription sur le registre de bord.
- Embellie: accalmie passagère après un violent coup de vent.
- Embruns: fines particules d'eau de mer enlevées par le vent à la crête des lames.
- Encâblure: mesure approximative correspondant à la longueur d'un câble, i.e. suivant les régions entre 185 et 200 mètres, pour évaluer les courtes distances.
- Encalminé: situation d'un bateau pris dans une zone de calme.
- Engagé: situation d'un bateau coincé ou retenu par des obstacles, qui ne peut filer librement.
- Estime: détermination de la position approximative d'un navire, compte tenu des courants et de la dérive.
- Étale: se dit d'une mer qui ne monte ni ne baisse ou d'un bateau immobile.
- Évolution: changement de cap, manoeuvre par laquelle on modifie l'allure du bateau.
- Gouvernail: appareil qui sert à diriger le bateau, à le gouverner.
- Hauturier: de haute mer, opposé à côtier.
- Inventaire: liste de tout le matériel à bord.
- Journal de bord: registre tenu par le chef de bord qui y inscrit tous les renseignements concernant la navigation et les manoeuvres; c'est le document officiel qui fait foi en cas d'accident.
- Journal de quart: registre tenu par le barreur. Il sert au navigateur pour relever le chemin parcouru et tracer la route à suivre.
- Jusant: marée descendante et courant qui l'accompagne.
- Largage: action de larguer, i.e. de détacher les voiles ou les amarres.

Lest: poids dont est chargé un bateau pour lui assurer une meilleure stabilité.

Maniable: le temps est maniable quand l'état de la mer et le vent ne créent aucune difficulté à la manoeuvre et à la navigation d'un bateau.

Manoeuvre: action sur les cordages, les voiles ou le gouvernail, destinée à régler le mouvement d'un bateau.

Navigateur: officier qui contrôle à tout moment la position du bateau et prévoit la route à faire.

Navigation à l'estime: ignorance de la vitesse ou de la distance à parcourir.

Navigation hauturière: navigation effectuée en haute mer, hors de vue des côtes.

Oeuvres mortes: parties non immergées d'un navire.

Oeuvres vives: parties immergées d'un navire.

Plaisancier: celui qui navigue pour son plaisir.

Reconnaissance: détermination très exacte de l'identité d'une côte, d'un amer.

Remous: tourbillons ou brassages d'eau provenant soit de la rencontre de filets d'eau animés de forces contraires, soit de la résistance du gouvernail à l'avancement.

Renflouage: remise à flot d'un navire coulé ou échoué.

Rôle: document de bord portant la liste d'équipage d'un bateau.

Roulis: mouvement alternatif transversal que prend un navire sous l'effet de la houle.

Sensibilité: qualité d'un bateau qui sent bien sa barre et y répond facilement.

Tangage: mouvement alternatif d'un navire dont l'avant et l'arrière plongent successivement.

Voie d'eau: orifice accidentel par lequel l'eau pénètre dans la coque.

Voilure: ensemble des voiles d'un bâtiment.

Sources bibliographiques:

Barberousse, Michel, Dictionnaire de la voile, Paris, éd. du Seuil, 1969, 245p.

Petit Larousse en couleurs, dictionnaire encyclopédique pour tous, Paris, Librairie Larousse, 1977, 1664p.

Robert, Paul, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris, éd. Le Robert, 1983, 2171p.

Sizaire, Pierre, Les termes de marine, Paris, PUF, Coll. Que sais-je?, no 1479, 1972, 126p.

APPENDICE B

Extraits d'une lettre de Benoîte Groult
envoyée à Lucie Joubert et datée du 6 février 1981

[...] Votre projet me touche d'autant plus que je viens de commencer un nouveau roman qui s'appellera «Les Trois Quarts du Temps», qui portera, comme son nom l'indique, sur une très longue vie de femme et qui racontera la lente et interminable conquête d'elle-même par l'héroïne. Le temps est donc un élément qui me passionne car il joue un rôle essentiel plus encore chez les femmes que chez les hommes. Leur vie est en effet inscrite dans des temps: l'enfance, la puberté, la ménopause, qui sont beaucoup plus contraignants que dans la vie des hommes. Du moins jusqu'ici.

[...] je crois que nous sommes en train de faire éclater ces carcans dans lesquels on prétendait nous parquer. C'est [...] ce que je voudrais prouver.

APPENDICE C

Extraits d'une entrevue avec Benoîte Groult

réalisée par Lucie Joubert à Montréal le 25 octobre 1983 et parue dans la revue Atelier de Production Littéraire des Forges, no 18, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1984, p. 58 à 61.

L.J.: Dans votre roman La Part des Choses, vos personnages féminins, Marion exceptée, semblent vouloir se confiner dans le passé alors que les hommes craignent beaucoup moins le futur. Le message du roman ne serait-il pas d'inciter les femmes à vivre le temps d'une façon «plus masculine» [...] c'est-à-dire [...] vivre plus le présent au lieu de craindre sans cesse la vieillesse?

B.G.: Oui, c'est tout à fait exact. C'est ce que j'ai essayé d'exprimer encore plus dans Les Trois Quarts du Temps. [...] Je trouve que les femmes étaient vraiment privées de la moitié de leur vie, par les médias, par l'éducation [...]; on disait qu'à cinquante ans une femme n'appartient plus au monde de l'amour. Simone de Beauvoir et Colette à cinquante ans se sont crues vieilles [...] alors que c'est finalement la pleine maturité, la force de l'âge. On ne voyait plus d'image de la femme de cinquante ans ni dans la publicité, ni dans les bandes dessinées, nulle part; elles sont rejetées du monde comme si elles étaient déjà mortes.

L.J.: Avant le départ, Marion va voir Créac'h. Le marin semble un personnage-clé qui livre un message concernant la vieillesse, message qui n'est pas uniquement péjoratif comme on pourrait le croire à la première lecture. Comment le voyiez-vous, Créac'h, quand vous l'avez mis dans votre roman?

- B.G.: [...] C'était un voisin que j'avais effectivement. [...] c'était un homme très poète qui vivait dans le rêve et avait tellement adoré la mer qu'elle restait présente dans son esprit. Il rêvait toute la nuit qu'il mettait ses casiers, qu'il continuait son métier la nuit en somme. Et puis aussi parce que les paysans et les marins ont une sorte de fatalisme, surtout en Bretagne, pays celte, qui fait qu'on accepte les choses, que la mort n'est pas une catastrophe, c'est une continuation d'autre chose. Il n'y a pas cette révolte, cette peur de ne pas remplir assez sa vie qu'on a dans les classes plus privilégiées. Je crois que les gens de la terre vivent les différents âges de la vie comme les arbres, c'est la nature, c'est l'automne, c'est l'hiver et ça se supporte sans amertume; donc ils y trouvent des joies tranquilles. Ils ne se révoltent pas; Créac'h n'est pas révolté, c'est vrai.
- L.J.: Quand Marion apprend que sa fille Dominique est enceinte, elle est navrée. Elle dit même quelque chose comme: cette fois-ci les études de médecine sont terminées pour de bon. L'avez-vous écrit, ou l'avez-vous fait dire à Marion comme une simple désillusion ou au contraire comme la crainte de ce que Simone de Beauvoir a appelé «le présent de la ménagère», c'est-à-dire que la ménagère, en nettoyant sa maison, perpétue seulement le présent, elle n'avance jamais.
- B.G.: [...] je l'ai certainement dit dans l'esprit de Simone de Beauvoir. Si une fille se marie jeune et qu'elle prend déjà sur le dos toutes les obligations et les contraintes d'une jeune mariée et d'une mère, son développement personnel passe au second plan et c'est fichu. Il faut vraiment une personnalité extraordinaire pour arriver à mener de front des études pas finies, la maternité qui retombe, surtout à l'époque où le livre a été écrit, totalement sur la mère. Aujourd'hui, il y a des pères qui commencent à s'occuper des enfants, mais à cette époque-là c'était vraiment rare. Oui alors pour elle, c'est une catastrophe. Sa fille entre dans le rôle de la femme et c'est fini. Elle ne sera plus quelqu'un d'individuel, elle deviendra Madame Jacques Machin...
- L.J.: J'ai remarqué l'importance accordée aux citations en exergue et je vais vous lire celle qui m'a le plus frappée; elle introduit un des derniers chapitres; «À quoi te sert d'apprendre à jouer de la lyre, Socrate, puisque tu es pour mourir? - À jouer de la

lyre avant de mourir.» Si vous appliquiez cette citation à Marion, quel sens lui donneriez-vous?

B.G.: Eh bien, que ce n'est pas pour le but qu'on fait quelque chose, le bonheur est dans la chose qu'on fait. [...] Il me semble que le plaisir du jardinage ce n'est pas seulement parce qu'on aura des belles fleurs l'année suivante, c'est parce que le plaisir de toucher de la terre, de mettre des oignons en terre est déjà quelque chose en soi et un plaisir sensuel. Je crois que le plaisir est dans ce qu'on fait, c'est ça, pas forcément dans le but qu'on recherche.

L.J.: Dans votre roman en général, la narration est écrite à l'imparfait. Mais il y a des phrases qui se glissent, écrites au présent. Ainsi, après une discussion entre Marion et Yves vous écrivez: «Et l'on considère volontiers l'autre comme infirme s'il lui manque ce qui vous sert à vous pour marcher». J'ai appelé cette technique d'intrusion «la voix-auteure», comme si là vraiment, c'était Benoîte Groult qui émettait un commentaire en dehors de la narration...

B.G.: Oui, je pense que c'est ça. Je l'ai appliqué encore plus dans mon troisième roman, donc c'est une tendance naturelle! C'est que la femme qui raconte sa vie a 50 ou 60 ans et ne se reconnaît pas du tout dans la jeune fille qui a vécu et qui était elle; alors elle parle d'elle à la troisième personne et à l'imparfait. Et quand il y a un point commun, quand elle a un jugement à donner comme auteure de l'extérieur, elle remet le présent, autrement, elle conserve l'imparfait.

L.J.: On dirait aussi que, par cette façon d'introduire le présent, vous prenez une distance vis-à-vis le personnage; vous ne le critiquez pas, vous avez beaucoup de sympathie pour le personnage mais vous vous permettez quand même un peu d'ironie. Est-ce possible?

B.G.: Oui, c'est l'auteure, dix ans après, qui se dit «mais comment est-ce qu'elle a pu être comme ça, la pauvre chérie, quelle idiotie enfin!». Elle lui parle avec tendresse au présent; l'autre parle à l'imparfait puisqu'elle vit les événements à mesure.